

# Correspondance 1912

## *Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN*

Société d’Affinage de Métaux  
Apartado 1227  
Mexico D.F  
Mexique via New York

Mercredi 10 janvier 1912

Mon cher Louis,

Je réponds tardivement à ta bonne lettre du 12 décembre. Puisque tu prends tant d’intérêt à mes placements en valeurs de tout repos, je suis heureux de te dire que j’ai envoyé en tout à M. Laeuffer 6000 fr. pour l’année 1911.

Pour l’année 1912, je ne sais pas encore ce que je pourrai économiser, mais comme mes appointements fixes sont maintenant de 17 000 fr. par an, et que je compte toucher en gratification et participation aux bénéfices environ 8000 fr. (total 25 000 fr.) il me semble probable que j’enverrai à M. Laeuffer 10 000 fr. sans trop me serrer la ceinture.

Je compte toujours pour rien les placements que je fais dans les mines mexicaines. Je sais mieux que personne que ce sont de simples billets de loterie.

S’il n’y a pas d’accroc, j’arriverai peut-être même à envoyer en France 12 000, douze mille francs en 1912, ce qui réaliserait une moyenne de 1000 fr. par mois (mais cela dépendra de gratification de fin d’année).

Je suis bien content d’avoir Philippe auprès de moi. Il apprend très vite l’espagnol et fait ici des visites industrielles très intéressantes. Il a déjà passé trois jours à Dos Estrellas, quatre jours à Necaxa et va probablement passer trois semaines près de Guadalajara. Mon camarade et ami Émile Pinson l’a invité là-bas à assister aux essais d’une nouvelle Centrale électrique. Philippe désire même pousser une pointe jusqu’à la côte du Pacifique et je ne l’en dissuade pas.

Mon administrateur délégué M. Simonin revient à Mexico le 8 février, j’en profiterai pour m’absenter quelques jours, mais je ne sais pas encore où j’irai. Le plus facile sera sans doute d’aller avec Philippe en Oaxaca visiter les splendides ruines de Mitla.

Il y aurait de belles choses à voir dans l’état de Morelos, mais cette belle province persiste dans un état de complète anarchie et il serait imprudent de s’y risquer, sauf dans la capitale Cuernavaca occupée par d’imposantes forces fédérales.

J’espère que l’année 1912 sera une bonne année pour toute notre famille, santés, examens, et bonnes affaires. Je ne sais pas exactement quand j’aurais un congé pour la France. Ce serait au plus tôt en août 1912 et au plus tard en août 1913. Le plus probable est que je partirai vers le 1er janvier 1913. Je voudrais prendre la direction de l’usine pendant le second semestre 1912 durant l’absence de M. Payrola.

Je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la vive affection de ton frère d’Amérique.

Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à Monsieur E.R à Paris*

Mexico D.F

Mardi 16 janvier 1912

Je suis très heureux de pouvoir vous donner les renseignements que vous me demandez.

L’affaire en question -mines d’or et d’argent- s’est fait connaître par une réclame tellement charlatanesque qu’a priori on peut affirmer que ce n’est pas une affaire sérieuse. Aucun rapport d’ingénieur n’a fourni les trois données caractéristiques de la mine :

- le tonnage probable,
- la valeur moyenne de la tonne,
- les frais moyens par tonne.

Rendez-vous bien compte qu'en dehors de ces trois nombres, tout ce que l'on peut raconter sur une mine est de la « Fumisterie ». Je regrette d'employer ce mot, mais c'est le seul qui désigne bien la chose.

Ce n'est pas que je sois pessimiste, j'ai grande confiance dans le Mexique et les affaires mexicaines. La société, dont j'ai depuis six mois la direction intérimaire, achète chaque jour plus de 2000 kg d'argent doré. Par conséquent les mines du Mexique ne sont pas une chimère. Mais quand il y a une bonne entreprise en vue, vous pouvez croire que les banquiers et ingénieurs de Mexico n'ont pas la naïveté d'en laisser le profit aux Parisiens. Ils gardent l'entreprise pour eux et quand ils lancent une valeur minière sur la place de Paris, c'est généralement qu'ils se sont déjà réservés le meilleur des bénéficiaires.

Les valeurs mexicaines qui paraissent vous intéresser sont [...]. Ce sont des papiers sérieux qui peuvent rapporter jusqu'à six pour cent d'intérêt. Quant aux actions de mines, on ne doit en acheter sous aucun prétexte. Il faut les laisser aux professionnels ou aux spécialistes de ces questions.

Je suis très content de mon séjour à Mexico. J'espère passer quelques mois en France l'an prochain, et y chercher femme, mais presque sûrement je reviendrai ensuite au Mexique. C'est un superbe pays où l'on gagne facilement l'argent, où la vie est large, le climat agréable, les gens sympathiques. Je crois que je ne m'habituerai plus à la vie étroite de la vieille Europe.

J'ai le plaisir d'avoir mon jeune frère Philippe auprès de moi cet hiver. Je voudrais qu'après son service militaire il revienne ici faire sa carrière d'ingénieur. Le Mexique est un pays d'avenir.

### *Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN*

Mexico D.F

Jeudi 25 janvier 1912

Si tu es assez intime avec ton ami pour lui montrer la Vérité toute nue, il ne faut pas lui laisser la moindre illusion : « Les Français sérieux ne doivent pas spéculer sur les mines mexicaines ». Quand il y a une bonne affaire au Mexique, ce sont les Mexicains et les étrangers qui habitent au Mexique qui en profitent, ce ne sont pas les capitalistes de Paris et de province.

Seules les très grosses banques qui ont des correspondants compétents et sûrs à Mexico et qui sont reliés à eux par des télégrammes quotidiens peuvent se permettre d'acheter des valeurs minières. Les particuliers qui veulent jouer le même jeu sont destinés à se casser les reins.

Je reçois avec stupeur et tristesse des lettres de plus en plus fréquentes me demandant des renseignements sur les valeurs minières du Mexique. Que dire à des malheureux qui se sont mis eux-mêmes la corde au cou ? C'est exactement comme si moi, Français de Mexico, je voulais par correspondance jouer sur les chevaux de courses d'Auteuil et de Longchamp.

Que penserais-tu de moi, si je t'écrivais... ?

« Mon cher Louis,

Passe-moi donc un tuyau sérieux pour les courses du mois prochain. Est-ce « Crème à la Vanille » à M. le baron de XXX, ou « Fouille-au-pot » à M. Z... qui doit gagner la course de 2500 m ? J'ai un de mes meilleurs amis qui a engagé une grosse somme sur Crème à la Vanille et qui est anxieux de savoir s'il gagnera. Tu me rendrais un réel service en me donnant des renseignements détaillés sur l'âge et les antécédents de Crème à la Vanille, et sur le jockey qui montera cet intéressant animal. Aux dernières nouvelles Crème à la Vanille boitait légèrement. Est-ce grave ? Et peut-on espérer un prompt rétablissement ? »

Je suis curieux de savoir ce que tu me répondrais. Vraiment ces paris et ces spéculations par-delà les Océans seraient une chose comique, si tant de braves gens n'y perdaient pas tout leur argent.

Je suis bien content que vous ayez loué à bail notre vieil appartement de la rue Frédéric Bastiat. Tu sais à quel point je tiens à cet appartement, et personnellement je n'aurais reculé devant aucun sacrifice d'argent pour garder mon pied-à-terre à Paris. C'est le dernier lien matériel qui nous rattache tous, frères et sœurs, les uns aux autres. Cela est important pour Pierre et Jacques, célibataires, mais c'est bien plus important encore pour moi, qui ne suis au fond qu'un Mexicain d'occasion, qui le resterai peut-être 50 ans, mais qui aurai toujours les yeux tournés vers la France.

Une patrie où l'on n'a pas de foyer, ce n'est pas une vraie patrie, il lui manque quelque chose.

## *Lettre de Jean TM à sa cousine Antoinette Albert Martin*

Mexico D.F

Samedi 27 janvier 1912

Ma chère Antoinette,

Je réponds bien tardivement à ta bonne lettre du 24 décembre. C'est que la fin de décembre et tout le mois de janvier ont été vraiment terribles. Du matin au soir je n'ai pas eu un instant à moi. Nommé trésorier de l'Alliance française je n'ai pas encore ouvert les livres de cette sympathique institution. Je suis débordé de travail.

C'est tout juste si j'ai le temps de faire chaque matin un tour à cheval. Toute la journée je suis dans la paperasse et dans les conversations d'affaires, et comme il s'agit de très grosses sommes il ne faut pas se tromper.

J'attends mon administrateur délégué dans une dizaine de jours, retour de France. Je vais tâcher de lui soutirer une petite permission de huit jours pour aller à Guadalajara, jolie ville de l'Ouest, rejoindre Philippe qui m'écrit des lettres enthousiastes. Il fait là-bas un très beau et très intéressant voyage.

Que devenez-vous à Paris la grand'ville ? J'espère bien avant un an aller vous revoir, la vie de famille manque terriblement ici. De loin en loin on passe une soirée à jouer au bridge entre compatriotes, ou bien on va se promener ensemble le dimanche. J'ai taché de donner à Philippe la meilleure impression possible du pays en concentrant toutes les réunions mondaines.

J'ai même réussi à lui faire enfiler deux fois son habit noir dans la même semaine, mais c'est bien difficile à Mexico. Somme toute le Benjamin aura fait une très belle tournée au Mexique. Je lui ai fait ouvrir toutes les portes. Il partira d'ici avec quelques notions d'espagnol et dans trois ans quand il cherchera une situation, on n'aura pas oublié ici son passage et je pourrai peut-être lui trouver quelque chose d'intéressant.

Au revoir, ma chère Antoinette, rappelle-moi au souvenir de tous les tiens. Je vais avoir, après le retour de M. Simonin, un peu moins de travail et je pourrai vous écrire des lettres plus fréquentes, mais ne croyez pas que j'oublie ni ma patrie ni ma famille. Au contraire plus j'en suis éloigné, plus il me semble qu'elles me tiennent au cœur. Ton cousin dévoué.

Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN*

Mexico D.F

Lundi 29 janvier 1912

Ma chère Laure,

Je réponds à ta lettre du 11 janvier. Je vois que ton mari et toi vous êtes des voyageurs, je regrette seulement que tu ne me donnes pas de meilleures nouvelles des Contant. Quant à Thérèse, il me semble qu'elle est sur la bonne voie.

Je suis heureux du vent de mariage qui souffle sur la famille Guerrin. Le tout c'était de commencer. Je serais bien curieux de savoir qui est la Mexicaine, voisine de Thérèse ; je croyais d'après les lettres de Thérèse que c'était une Américaine de Mexico. C'est avec plaisir que j'irai lui faire visiter quand elle sera de retour si Thérèse me donne les renseignements nécessaires.

Je vais écrire à Henry Chaudé. Je ne peux oublier que sa grand-mère était pour nous tous comme une vraie parente, et qu'elle avait spécialement été bonne pour moi. Je crois que presque tous les ans je faisais un séjour à Lizy.

J'ai reçu la carte de Marie-Madeleine qui m'a fait grand plaisir. Mais je m'étonne de voir ma jeune nièce écrire déjà si bien.

Je viens d'être nommé membre du comité du Cercle français de Mexico, je n'ai pas hésité à accepter parce que le retour de M. Simonin la semaine prochaine va me rendre un peu de liberté. Je suis déjà secrétaire-trésorier du Club hippique français et trésorier de l'Alliance française. C'est le cumuli et je crois qu'en gardant une dizaine d'années ces fonctions, j'aurais des chances sérieuses de décrocher le poireau ou le ruban violet !!!

Philippe est dans la brousse quelque part derrière Guadalajara. Sa dernière carte est d'Hostotipaquillo. Il visite des lignes électriques et des mines, ne me parle pas de sa santé et paraît très content. C'est un voyage exceptionnellement beau et intéressant, mais j'ai un peu peur qu'il ne se fatigue et qu'il souffre surtout de la mauvaise nourriture.

Mais sur ce dernier point, je dois reconnaître qu'il est plus brave que moi. Après trois jours de séjour à Mexico il mangeait les tortillas et les frijoles comme un vieux Mexicain et moi après trois ans cela me fait encore peur.

Je pense dans une quinzaine de jours demander un petit congé à M. Simonin. Si Philippe est déjà de retour, nous irons ensemble à Orizaba. S'il est encore dans l'état de Jalisco j'irai l'y rejoindre. C'est une région où il n'y a pas de désordres et cela est appréciable. Dans toute la région au sud de la capitale règne une terrible anarchie. C'est une vraie jacquerie. L'armée fédérale est visiblement débordée. C'est une révolution sociale qui se prépare, plus grave que celle de l'an dernier. Je vous embrasse tous.

Jean Tommy Martin

#### FIN DE LA GERANCE INTERIMAIRE

#### 1°) INVITATION DES INGENIEURS ET CADRES FRANCAIS DE L'AFINADORA

"Jean TOMMY-MARTIN, à l'occasion de la fin de sa gérance interimaire, prie Monsieur ....., (Titre), de lui faire l'honneur et le plaisir de venir déjeuner au Restaurant SYLVAIN-DAUMONT, le Vendredi 2 Février 1912, à une heure un quart.

(Sans Cérémonie) R.S.V.P. "

Lettre adressée à:

Monsieur A. PAYROLA, Directeur de l'Usine,  
Monsieur René LAFOREST, Sous-Directeur de l'Usine,  
Monsieur A. PAGES, Chef de la Fonderie,  
Monsieur G. WILLEMS, Chef de l'Electrolyse d'Argent,  
Monsieur A. LAMBERT, Chef du Département de l'Or,  
Monsieur L. SCHAIBLE, Chef du Laboratoire Général,  
Monsieur S. GOSCINNY, Chef du Laboratoire Spécial,  
Monsieur A. PERO, Sous-Chef du Laboratoire Général,  
Monsieur E ROUQUAUD, Chef de la Comptabilité,  
Monsieur M. FOLCHER. Sous-Chef de la Comptabilité.

#### 2°) INVITATION DES EMPLOYES MEXICAINS DE L'AFINADORA

"El Señor Jean TOMMY-MARTIN agradecera al Señor Don... se sirva concurrir a una comida en el Restaurant de Chapultepec el Sabado 3 de Febrero de 1912, a la 1.30 p.m., que él ofrece como despedida de su puesto de Gerente Interino de la Sociedad Afinadora de Metales, S.A.

Lettre adressée à:

Sr. Don CARLOS AGUILAR,  
Sr. HERMINIO ARTEAGA,  
Sr. ENRIQUE MALANCHE,  
Sr. JOSE B. PALACIOS,  
Sr. FRANCISCO RUIZ ZEVEDA,  
Sr. JOSE MORANTE,  
Sr. FRANCISCO CORTAZAR,  
Sr. JOSE Ma. GOMEZ,  
Sr. JESUS CORTAZAR,  
Sr. HENRY NICARD,  
Sr. EDUARDO AIZPURU,  
Sr. EMILIO ETERNOD.

*Télégramme de Jean TM à son frère PhilippeTM en tournée à Guadalajara*

Mexico

Vendredi 16 février 1912

Puisque route manque de sécurité tu dois abandonner voyage Colima---Achat revolver inutile et dangereux---Si nécessité argent pour usage pacifique, télégraphie---Jean.

*Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Mardi gras le 19 février 1912

Ma chère tante,

Je profite de cette demi-journée de congé pour mettre ma correspondance au courant.

Depuis le retour de mon administrateur délégué, M. J. Simonin, je n'ai plus la lourde responsabilité de la Société d'Affinage de Métaux sur les épaules. J'ai autant de travail, mais infiniment moins de soucis. D'autre part je conserve l'intégralité de mon traitement de directeur intérimaire, c'est te dire que je joins les deux bouts sans difficulté. Je ne me prive jamais de rien et je peux tout de même faire quelques économies.

J'ai de bonnes nouvelles de Philippe qui doit être aujourd'hui à Colima. Il ira ensuite à Manzanilla sur la côte de l'océan Pacifique. Il fait là un superbe voyage, qui doit être à la fois utile et agréable.

D'après ce qu'il dit, il paraît en excellente santé. Je pense qu'il sera de retour à Mexico vers le 1er mars et il prendra le chemin de la France vers le 15 mars. Il reviendra probablement par le même chemin qu'à l'aller. C'est-à-dire Veracruz-la Havane-New York par un paquebot américain. Halte à New York. Puis traversée de l'Atlantique de New York au Havre par un paquebot français. C'est le plus intéressant des itinéraires et en même temps le moins coûteux. Le seul inconvénient sérieux est la perte d'une semaine, mais Philippe n'est pas pressé.

Je t'écris de la salle de lecture de notre Cercle français. Nommé secrétaire de cette très importante et très riche institution je suis obligé d'y venir quotidiennement, au moins quelques minutes, pour m'assurer que tout va bien.

Je t'envoie trois photographies prises au lac de Xochimilco un de ces derniers dimanches. Je porte le grand chapeau mou et le poncho à la mexicaine. Ce poncho se compose uniquement d'une couverture de voyage percée d'un trou pour la tête. C'est très chaud et très pratique à cheval.

Au revoir, ma chère tante, rappelle-moi au souvenir de tous et croit à la vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

*Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN*

Mexico D.F

Lundi 28 février 1912

Ma chère Laure,

J'ai de bonnes nouvelles de Philippe qui rentrera à Mexico dans quelques jours après un fort beau voyage jusqu'à la côte du Pacifique. Je viens de voir à l'instant son compagnon de voyage à Manzanilla, Monsieur Burgunder, agent de la Compagnie Transatlantique à Mexico. Après cette tournée Philippe connaîtra la République beaucoup mieux que moi (en surface sinon en profondeur).

Il ne pourra plus guère sortir de Mexico avant son départ parce que la situation politique est fort mauvaise et les actes de banditisme sont de plus en plus fréquents. La prise de Ciudad Juárez par les rebelles hier matin a porté une atteinte sérieuse au prestige déjà bien diminué du gouvernement fédéral.

Le Zapatisme au Sud et le Vasquisme au Nord sont deux fléaux mortels et si Madero ne les détruit pas rapidement par la force des armes, nous allons tout droit à l'anarchie. Je ne pense pas d'ailleurs que

nous n'ayons jamais rien à craindre pour nos biens ou nos vies dans la capitale. Au contraire les Américains qui habitent loin des grandes villes policées dans les ranchos ou dans les mines font partir leur femme et leurs enfants. C'est un véritable exode.

Ne crois pas du reste que nous vivions dans la désolation. Nos affaires resteront prospères tant que nos principaux clients ne seront pas inquiétés. Quant à la vie mondaine à Mexico elle reste la même. Lundi soir bridge chez les Armand Delille, hier mardi réception à la légation, ce soir mercredi je passe la soirée chez les Balzac, etc., etc.

Dimanche prochain grand déjeuner à l'occasion de l'ouverture des cours du collège reconstruit des Pères Maristes français. Je suis un des parrains de ce très intéressant établissement qui compte après trois ans d'existence 410 élèves. Mardi prochain lecture des trois comédies que nous allons jouer sous le patronage de l'Alliance française. Je jouerai dans deux pièces, Franche lippée et Six mois après.

J'organise d'autre part une promenade champêtre pour le club hippique français. Enfin nous ne nous ennuyons pas du tout : comédies, danses, promenades, toutes les réunions mondaines battent leur plein. Je pense que l'on devait s'amuser de cette manière-là à Versailles à la veille de la Révolution française. Seulement nous autres ce n'est pas la veille, c'est le jour même de la Révolution.

Je vous embrasse tous de tout cœur. Je viens de trouver de la vanille superbe, comme jamais tu n'en as vue, toute fraîche, je la donnerai à Philippe pour la ramener en France. Ton frère dévoué.

Jean Tommy Martin

### *Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène W*

Mexico D.F

Lundi 4 mars 1912

Pardonne-moi mon gribouillage. Je t'écris de mon lit, j'ai fait une terrible chute de cheval ce matin. Hector a glissé dans la rue au trot en posant le pied sur un rail de tramway. Je suis parti de ma selle, comme une flèche de son arc. J'ai fait une pirouette en l'air et je suis allé tomber sur le dos à une bonne distance.

Transporté chez moi en voiture, j'ai été examiné par un de mes bons amis le docteur Cornillon. Je n'ai rien de cassé, mais j'ai l'os sacrum sérieusement contusionné. Je suis condamné au lit et à la diète pour quelques jours.

J'en profite pour t'écrire. Mais je ne sais pas si mes idées ont beaucoup de suite. Je suis totalement abruti par cette secousse. Ne crois pas que je sois ici abandonné. Il est venu huit ou dix amis aujourd'hui me faire visite.

J'ai toutes les peines du monde à me retourner dans mon lit. Je suis sérieusement touché. Voilà des vacances obligatoires.

La situation politique de tout le Mexique est lamentable. Personne ne sait où nous allons. C'est l'anarchie dans toute son horreur. La capitale reste encore tranquille, mais déjà les commerçants se préoccupent de créer un corps de volontaires bien armés pour aider la police en cas de pillages.

### *Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse W*

Mexico D.F

Mardi 5 mars 1912

Je t'écris de mon lit, où je suis tordu en tire bouchon parce que je ne peux ni m'asseoir ni m'étendre sur le dos. J'ai aussi le coude droit enveloppé de bandages, ce qui ne facilite pas l'écriture.

Cette position qui n'a rien d'héroïque est due à une chute de cheval que j'ai faite hier matin. Il n'y a rien de cassé, mais il s'en est fallu de peu que je ne me brise les reins, et j'ai les os du bassin très fortement contusionnés. Tout cela parce que mon cheval a posé le pied sur un rail de tramway au grand trot.

Je suis condamné au repos absolu et je me nourris de thé léger sucré ce qui n'est pas un régime pour faire engraisser. L'absence de fièvre prouve que mon cas n'est pas grave et qu'il n'y a pas d'hémorragie interne. Seulement je souffre de tous les côtés dès que je fais un mouvement. C'est comme si j'avais été rossé à coups de bâtons. Heureusement la tête n'a pas porté directement et je n'ai eu des éblouissements que pendant une heure ou deux. Maintenant ça va mieux, seulement je suis très faible.

Ne crois pas que je sois ici abandonné. La nouvelle de ma chute s'est répandue dans Landerneau plus vite que par la télégraphie sans fil. L'excellente Mme Pémoulié, chez qui je prends pension pour mes repas, est venue elle-même mettre ma chambre en ordre. Une demi-douzaine d'amis sont venus me voir les uns après les autres, et pour clore la série c'est Mme Paul Lefavre elle-même, la femme du Ministre de France, qui m'a fait boire hier soir ma tasse de thé. Si je n'avais pas si mal au bas du dos, ce serait un vrai plaisir que d'être malade.

### *Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM en tournée à Guadalajara*

Mexico D.F

Mardi 5 mars 1912

Mon cher frère,

Je suis très affaibli, n'ayant pas pris de nourriture depuis 48 heures. J'ai un peu de fièvre et je souffre toujours des os du bassin et du bas de la colonne vertébrale. La situation politique s'aggrave. Reviens.

### *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Samedi 9 mars 1912

Ma chère tante,

Je t'écris de mon lit que je n'ai pas quitté depuis lundi matin. J'ai fait ce jour-là une forte chute de cheval et je ne suis pas encore complètement rétabli. Il n'y a rien eu de cassé heureusement, mais l'ébranlement au cerveau a été sérieux et c'est hier seulement que j'ai recommencé à manger un peu. Je ne sens plus de douleurs nulle part, sauf une gêne dans les os du bassin, mais je suis encore très faible. Je ne reprendrai mon travail que vers le milieu de la semaine prochaine.

J'ai reçu une trentaine de visites d'amis français. C'est te dire que je ne suis pas abandonné, et j'ai été très bien soigné par mon ami le docteur Cornillon.

Philippe est rentré cette semaine de Guadalajara. Il a fait là-bas un fort beau voyage. Mais il y a gagné quelques petits accès de fièvre. C'est un peu de paludisme qui doit disparaître en quelques jours à l'altitude de Mexico. Il va rester encore deux ou trois semaines ici avant de prendre le chemin du retour en Europe.

La situation politique du Mexique n'est pas brillante. On commence à craindre des désordres dans la capitale elle-même, à partir de demain dimanche. La presse va probablement exagérer tout cela et s'il y a quelques vitres cassées on n'hésitera pas à câbler aux journaux d'Europe que la ville de Mexico tout entière a été mise à feu et à sang. Ne t'inquiète donc pas sur le sort de tes deux neveux mexicains, même si tu lis dans ton journal les pires nouvelles. Il faut toujours faire une large part à l'exagération tropicale des dépêches mexicaines.

Je ne t'en écris pas plus long aujourd'hui, ma chère tante, parce que dans ma position allongée ce n'est pas très commode. Bons souvenirs pour tous. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN*

Mexico D.F

Mercredi 13 mars 1912

Ma chère Laure,

Tu as dû apprendre par une lettre de Philippe qu'une chute de cheval m'avait obligé à garder la chambre une dizaine de jours. Je suis sorti aujourd'hui pour la première fois tandis que Philippe se mettait à son tour au lit avec une bonne dysenterie. Le docteur Cornillon dit qu'il n'y a rien de grave, mais cela nécessitera plusieurs jours de soins.

J'espère que Philippe sera assez vite rétabli pour prendre à Veracruz le paquebot américain le jeudi 21 mars pour New York. Là il se rembarquerait soit sur la ligne française de Marseille (Fabre) soit sur celle du Havre. De toute manière il serait en France vers le 15 avril.

Je sors à l'instant d'une réunion des notables de la colonie française au cercle, réunion que j'ai baptisée irrespectueusement de Comité de Salut public. Il s'agissait de savoir quelles mesures nous devons prendre pour nous défendre en cas de désordres dans la ville de Mexico. Le cas semble urgent à cause de la faiblesse du gouvernement et de l'anarchie grandissante. On a pillé hier un village à 13 km de Mexico. La gendarmerie, comme toujours, est arrivée trop tard.

À l'exemple des autres colonies, on a désigné dans chaque quartier une ou deux maisons dites de refuge. Là on sera sûr de trouver sécurité. On a choisi des maisons françaises isolées, ou faciles à défendre, comptant au minimum sur huit hommes armés. On considère qu'une habitation protégée par huit Français résolu peut tenir tête à toute une émeute mexicaine.

Pour moi en principe j'irai à notre usine où nous serions 18 Français bien armés sans compter plusieurs Mexicains très sûrs, mais en cas d'impossibilité à traverser toute la ville je suis inscrit pour la maison de refuge de M. Lucien Blodk, qui habite à deux blocs de chez moi. Il y a là six hommes armés dans la maison et neuf autres dans le voisinage immédiat. Cela fait 15 fusils sans compter les femmes et les petits enfants, comme disait le bon Rabelais. Pour moi je dispose d'un excellent fusil de chasse de la Manufacture de Saint Étienne, et d'un revolver de Browning avec cartouches correspondantes. J'ai reçu en outre l'ancien fusil d'oncle Albert que je donnerai à Philippe s'il est encore là au moment des troubles (j'ai aussi des cartouches de ce calibre).

Naturellement il n'y aura rien du tout. Mais ça amuse tous ces bourgeois de jouer aux soldats. On fait des provisions à l'avance. C'est exactement comme pour le 1er mai à Paris.

Un fait très certain c'est que le gouvernement mexicain manque de soldats. Alors il puise dans les prisons quelques centaines de criminels, voleurs et autres, et il les déguise en soldats. Il est difficile de croire que ces bandits vont brusquement se convertir en gendarmes grâce à l'uniforme. C'est devant cet état de chose systématique que nous étrangers, Américains, Allemands, Espagnols et Français nous avons décidé d'assurer notre sauvegarde par nous-mêmes.

Le plus joli (il ne faut pas le dire trop haut) c'est que beaucoup de bonnes familles mexicaines compteraient probablement sur nous les étrangers pour les protéger en cas de troubles. C'est le monde à l'envers. C'est dommage qu'Offenbach soit mort. Il y aurait un bien joli sujet d'opérette en ce moment à Mexico.

Si les journaux donnent de mauvaises nouvelles, ne prenez rien au tragique !!! Le pis qui puisse arriver ici ne sera jamais bien grave. Ça ne ressemblera en rien au siège des légations à Pékin. Les pelados de Mexico ont bien trop la frousse pour ne jamais s'attaquer à une maison défendue par des fusils de chasse et des revolvers de salon. C'est tout au plus s'ils casseront quelques vitres de loin à coups de pierres.

Je renouvelle mes munitions pour faire comme tout le monde, mais quoique pessimiste en politique mexicaine je n'arrive pas à prendre le danger au sérieux. Je vous embrasse tous.

Jean TM

## *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Dans le train de Veracruz à Mexico

Le 21 mars 1912

J'ai hâte de retourner à Mexico, maintenant que Philippe est reparti. La révolution, et pour mieux dire l'anarchie grandit dans toute la République. Il est arrivé plusieurs trains de Torreon amenant à Mexico je ne sais combien de pauvres gens fuyant leurs foyers. De Mexico à Torreon en sens contraire, il n'y a pas eu de trains depuis 33 jours. Cette question de la circulation des trains est à mon avis la plus importante, car pour ce qui concerne la sécurité des grandes villes, je crois que les municipalités et à leur défaut les étrangers arriveront à maintenir un ordre satisfaisant.

Seulement les voies ferrées qui passent en pleine campagne, je ne sais pas qui les protégera et ce n'est pas sans un petit frisson que je me rappelle les courbes vertigineuses au-dessus de l'abîme vers lesquelles se dirige mon train dans la nuit. Que Dieu nous garde !

## *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Vendredi 29 mars 1912

Ma chère tante,

À peine guéri d'une forte chute de cheval, je suis descendu jusqu'à Veracruz accompagner Philippe qui est parti le jeudi 21 mars par un bateau américain. Il retourne en France par le chemin des écoliers Progresso, La Havane, New York, Naples et Marseille. Il aura fait ici un très beau séjour et avant son départ j'ai rempli ses caisses de cadeaux mexicains pour toute la famille.

J'ai repris mes occupations et bien que la présence de mon chef m'enlève la grosse responsabilité, il reste pas mal de soucis.

La situation politique de la République est déplorable. Les troupes fédérales ont été battues au nord de Torreon et l'on considère le gouvernement de Madero comme perdu. D'autre part Madero élu librement par le peuple ne veut pas abandonner la présidence. De sorte que nous nous attendons à une grande bataille aux portes de Mexico et peut-être dans les rues de la capitale avant trois semaines.

Il est clair que nous autres étrangers nous n'avons rien à faire dans les guerres intestines des Mexicains, et en réalité nos vies et nos biens seront certainement respectés par les troupes des deux partis. Ce que nous redoutons c'est l'inévitable anarchie d'au moins deux ou trois jours qui régnera dans la ville quand on se battra à ses portes. Il y a beaucoup de bandits de grands chemins aux environs de Mexico et des milliers d'Apaches à l'intérieur de la capitale. Tous ces voleurs profiteront des troubles pour chercher à piller.

Les colonies étrangères, les Espagnols, les Américains, les Français, les Allemands, les Anglais et les Suisses, qui sont maîtres de tout le commerce, se sont armés pour défendre en cas de nécessité leurs familles et leurs établissements. Il est très probable qu'il n'y aura rien du tout, mais nous avons cru prudent de nous compter et de nous sentir les coudes.

Les désordres à Mexico ressembleront beaucoup plus au 1er mai à Paris qu'à l'attaque des légations de Pékin, cependant chacun de nous fait provision de vivres et de munitions.

Ne crois pas que la gravité des événements nous plonge dans la désolation. Nos affaires restent prospères et hier j'ai joué le rôle de témoin dans la présentation d'un de mes employés. La présentation est une cérémonie bien mexicaine, mi-civile et mi-religieuse, équivalent à des fiançailles solennelles. Elle précède de trois semaines le mariage.

Nous organisons pour dimanche prochain un grand pique-nique et nous attendons l'écroulement du gouvernement avec beaucoup de sérénité.

Au revoir, ma chère tante, je t'envoie 12 cartes postales de la jolie région que j'ai traversée la semaine dernière avec Philippe. Rappelle-moi au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

## Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico D.F

Samedi 13 avril 1912

Ma chère tante,

Je connais à peine mes fonctions de Secrétaire du Cercle français et je me vois obligé de les cumuler avec celles de Secrétaire de la Bienfaisance française Suisse et Belge. Il s'agit surtout de surveillance, car la société de Bienfaisance possède trois secrétaires ou employés payés. Il n'y a pas de travail matériel, mais il y a une grosse responsabilité morale. Le poste de Secrétaire de la Bienfaisance prend cette année une importance exceptionnelle parce que nous entreprenons la construction d'un nouvel hôpital de quelques 500 000 fr. D'autre part il faut nommer un nouveau médecin, poste où je vais aider à faire nommer mon ami Cornillon qui m'a si bien soigné après ma chute de cheval.

Mon travail au bureau de Capuchinas, mes quelques relations mondaines, et mes maintenant nombreux postes de secrétaire ou trésorier des principales sociétés françaises, m'absorbent tout mon temps. Je n'ai pas une minute d'oisiveté. Il n'y a vraiment pas moyen de s'ennuyer.

La situation politique est grave, mais jusqu'à maintenant nos affaires vont bien, seulement il suffirait d'un pont de chemin de fer détruit pour nous paralyser complètement. Nous faisons de la grande industrie dans des conditions qui ne sont vraiment pas banales. Nous parlons quotidiennement trois langues, français, anglais et espagnol. Nous sommes armés non plus de revolvers, armes jugées insuffisantes, mais de fusils, en attendant des mitrailleuses... !!!

Nous vivons dans l'attente continue d'un vol grave, d'une émeute, ou d'un pillage. Le gouvernement actuel craque par la base. S'il tombe, personne ne sait ce qu'on mettra à la place. Nous sommes déjà en demi-anarchie. On a encore attaqué un train hier près de Guanajuato. Les voyageurs ont tous été blessés, deux ou trois tués, et il n'est resté ni argent, ni montre, ni portefeuille. Le plus grave est qu'un tel méfait restera certainement impuni. On s'y habitue. Tant que l'on vole seulement à l'extérieur de Mexico, les gens qui habitent à l'intérieur de la ville ne se font pas de bile. C'est la méthode du chacun pour soi dans toute son horreur. On pourra commettre les pires crimes dans les États, cela ne troublera pas la sérénité de la capitale.

C'est ainsi que demain matin nous allons en bande pêcher à la ligne les carpes de Chapultepec, et cette semaine nous commencerons les répétitions d'une nouvelle comédie, que nous jouerons au profit de je ne sais plus quelle œuvre de charité française

Mardi 16 avril 1912

Nous avons fait bonne pêche dimanche, nous avons rapporté une quinzaine de belles carpes et trois poissons rouges énormes à forme très bizarre.

Nous venons d'apprendre l'épouvantable accident du « Titanic ». La ligne de New York n'a pas de chance. C'est toujours au même endroit près du Banc de Terre-Neuve qu'arrivent toutes les catastrophes.

À bientôt, ma chère tante, je compte sur toi pour me rappeler au souvenir de tous. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Mardi 16 avril 1912

Mon cher frère,

Il faut croire que notre riche et nombreuse colonie française de Mexico manque terriblement d'hommes. Je viens d'être nommé Secrétaire de la Société de Bienfaisance. C'est un cumul sérieux avec mes fonctions au Cercle français et à l'alliance française. Je ne parle pas du Club hippique français parce qu'il ne se réunit qu'une ou deux fois par an. J'ai accepté ce nouveau poste :

-parce que l'on ne peut pas refuser de travailler pour les pauvres et les vieillards,

-parce que j'ai été nommé par les 11 membres du comité qui sont parmi les Français les plus influents de notre colonie (Barcelonnettes, Israélites, etc.).

– Parce qu'il y a deux secrétaires rétribués chargés de toute la partie matérielle du secrétariat.

En fait j'aurai simplement quelques signatures à donner, et la seule responsabilité sérieuse provient de la construction d'un nouvel hôpital. Je suis chargé spécialement de veiller à ces travaux. Voilà le but obligatoire de mes promenades à cheval que je reprends peu à peu le matin. Les trois autres membres du conseil chargés aussi de la surveillance de l'hôpital sont Barcelonnettes :

-Veyan : ancien Central et âme de la société de Bienfaisance

-Manuel et Honorat, deux gros patrons de magasins Barcelos

-Enfin à titre consultatif nos deux médecins Toussaint (mexicain fils de français) et Cornillon (français).

Veyan et Honorat sont des hommes de 36 ans, intelligents et instruits. C'est de beaucoup l'élite de la colonie Barcelonnette et j'ai été réellement flatté d'être appelé par eux. La chose me touche beaucoup parce que je n'ai aucune relation mondaine ou d'affaire avec eux.

J'ai dîné deux fois avec Veyan à nos réunions annuelles de Centraux et j'ai rencontré quelquefois Honorat au Cercle. C'est tout. Cette nouvelle nomination me place en vedette dans la colonie française. Je m'en suis aperçu la dernière fois que j'ai causé avec notre excellent Consul M. Bourgeois.

Le gouvernement mexicain est dans une situation critique, mais il ne faut jamais prendre les choses au tragique dans ce pays-ci. Nos affaires continuent bien. Elles peuvent être suspendues brusquement, mais j'espère que pareil accident n'arrivera pas et que nous continuerons à travailler au milieu de l'anarchie générale. Personnellement j'ai pleine confiance dans notre industrie, parce que nous ne sommes pas vendeurs, mais acheteurs. La crise mexicaine si aiguë qu'elle devienne ne me paraît pas réellement dangereuse pour nous.

Quant à l'hypothèse assez vraisemblable de désordres à Mexico même, il faut l'envisager avec sang-froid. Il n'y a pas lieu de s'affoler. Les familles qui resteront tranquillement dans leurs maisons ne courront aucun danger. Je suis sûr que nous n'aurons même pas besoin d'avoir recours à notre combinaison de maisons de refuge dont je t'ai déjà parlé.

J'écrirai prochainement à M. Laeuffer lui demandant de passer à ton compte les 200 fr. nécessaires pour m'inscrire membre honoraire de la société militaire qui t'intéresse tant et à juste titre.

Hier soir lundi, réunion au cercle français, nous organisons une sauterie pour la fin du mois. Aujourd'hui mardi, je dîne chez mes amis Balzac (architecte français). Demain mercredi soir, inauguration du nouveau restaurant Gambrinus, où j'irai par invitation spéciale du nouveau propriétaire.

Après demain jeudi, je suis témoin au mariage de Pagès, chef de notre fonderie, avec une jeune fille d'une vieille famille française de Mexico.

Je te donne tous ces détails pour que tu aies une idée juste de notre situation et que tu n'aies pas la naïveté de prendre au sérieux les nouvelles pessimistes des journaux.

Je ne crois pas la partie perdue pour Madero, quoique des gens bien informés m'assurent qu'il n'en a plus pour longtemps. En tout cas qu'il y ait ou non un changement de gouvernement cela ne nous dérange pas beaucoup.

Un changement de ministre de la guerre ne nuit pas à ta carrière. C'est tout au plus si cela change un peu un règlement et t'oblige à une revue de plus. Regarde les choses au Mexique par le gros bout de la lorgnette. Tu verras tout en tout petit. C'est la bonne manière de voir ici. Adieu.

JTM

### *Lettre de Jean TM au docteur Manuel Toussaint, médecin de la Bienfaisance*

Mexico D.F

Lundi 25 avril 1912

M. le Consul de France à Mexico doit prochainement s'informer auprès de ses collègues à New York et à San Francisco du fonctionnement des Sociétés de Bienfaisance Françaises de ces deux villes.

Je vais lui demander communication des statuts, des règlements et des tarifs des hôpitaux. Je m'informerai également du fonctionnement de la maison de santé et de l'entretien des vieillards.

Très prochainement j'aurai l'honneur de vous convoquer à la première réunion de la commission du nouvel hôpital, composé par MM...



Mariage Pagès.

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Lundi 29 avril 1912

Mon cher frère,

Nous attendons d'un moment à l'autre le récit de la grande bataille qui doit se livrer dans le Nord entre les Fédéraux et Orozco. Personnellement je n'y attache pas beaucoup d'importance. Peu importe qui sera vainqueur. Cela ne changera rien à l'état d'anarchie dans lequel nous enfonçons de plus en plus.

Il n'y a pas d'illusion à se faire : la France est une république, l'Angleterre est un royaume, l'Allemagne est un empire et le Mexique est une anarchie. C'est une situation grave et dont nous ne sortirons que pour tomber dans une nouvelle dictature, genre Porfirio Diaz ; la dictature me paraît idéale pour ce pays trop jeune pour se gouverner lui-même.

Seulement un dictateur ne s'improvise pas aisément, et en attendant nous sommes dans le gâchis. Un de nos bons clients du Nord et un de nos bons clients du Sud nous écrivent en même temps qu'ils ont des barres d'argent toutes prêtes à expédier, mais que les compagnies de transport ne veulent pas en prendre la responsabilité.

Nous autres, nous n'avons pas encore le droit de nous plaindre, mais beaucoup de nos compatriotes sont dans une position gênée. Ils ne vivent que sur les économies des années précédentes, et la continuation des troubles sera leur ruine.

## *Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN*

Mexico D.F

Vendredi 17 mai 1912

Pendant que j'étais retenu au lit après ma chute de cheval, j'ai passé de longues heures à causer avec Philippe de toute notre famille de France. Je n'avais alors aucun souci d'affaires et un soir j'écrivis ces vers. Je te les envoie.

Notre colonie est toujours très gaie. Demain soir bal au Cercle français. Après demain dimanche grande chasse au Renard internationale, et le dimanche suivant 26 mai chasse au Renard du Club français. Ce seront les dernières fêtes hippiques de la saison, car les pluies vont détremper le terrain.

### **Sonnet**

À mes neveux Suzanne et Henri Jeannin-Naltet, en souvenir de leurs oncles Jean et Philippe Tommy Martin, au jour de leur première communion.

En chemise, à genoux, près de vos petits lits  
En récitant tous deux ce soir votre prière,  
N'oubliez pas les noms de ceux qui sont partis  
Et qui vivent au loin sur la terre étrangère.

Ils auraient préféré, si le sort l'eût permis,  
Au pays des dollars le pays de leur mère,  
À l'azur tropical, la brume de Paris :  
Même dans les beaux jours, l'exil est chose amère !

Enfants, priez pour nous, pour les oncles lointains !  
Les mots dans votre bouche ont un pouvoir magique,  
Et Dieu se sent ému quand vous joignez les mains.

C'est un parfum de France, à travers l'Atlantique  
Qui s'en viendra vers nous, pénétrant jusqu'au cœur.  
Nos rêves cette nuit seront pleins de douceur !

Mexico, jour des Rameaux 1912  
Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Samedi 18 mai 1912

Ma chère tante,

Pendant que j'étais alité après ma chute de cheval, je n'avais aucune préoccupation pour mes affaires, et je causais souvent avec Philippe de toute notre famille de France.

C'est à ce moment que j'écrivis les vers dont je t'envoie aujourd'hui une copie, pensant qu'elle te fera plaisir.

Nous avons eu ce matin une très jolie Chasse au Renard avec une trentaine d'obstacles qu'Hector a passés sans incident. Seulement à la fin du parcours il paraissait un peu las, faute d'entraînement. Mon ami et médecin, le docteur Cornillon, a fait une chute malheureuse et son cheval a posé le pied juste sur sa poitrine. J'espère qu'il en sera quitte pour une simple contusion, car il doit jouer le rôle du Renard dans la Chasse de dimanche prochain, offerte par le Club hippique français.

La Société d'Affinage de Métaux continue ses affaires sans trop d'ennuis. Quant à la Révolution mexicaine, elle continue aussi, et probablement continuera encore longtemps.

Au revoir, ma chère tante, je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

### *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Vendredi 7 juin 1912

Ma chère tante,

Depuis 15 jours il m'arrive à chaque courrier de gentilles lettres de toutes mes tantes et cousines de France, me remerciant pour les cadeaux mexicains que je leur ai envoyés. Tu ne saurais croire le plaisir que me fait cette correspondance. C'est une avalanche fort agréable à recevoir et qui m'encouragerait à faire de nouveaux envois si mes moyens me le permettaient.

La saison des pluies a commencé depuis 15 jours. Chaque après-midi nous avons une forte ondée, mais le sol n'est pas encore complètement détrempé et je peux galoper dans les terrains de la Condesa tous les matins sans m'embourber.

Mon poste de secrétaire général de l'Association française, Suisse et Belge de Bienfaisance et de Prévoyance me donne bien des soucis. Je me trouve involontairement en conflit aigu avec les autorités françaises. Le Ministre (Ambassadeur) et le Consul sont furieux que notre Conseil d'Administration ait nommé un Vice-président belge et un Directeur suisse. Ils oublient que le Conseil, d'après les statuts, est maître absolu de ses actes et n'a aucun compte à leur rendre.

Je suis pris exactement entre l'enclume et le marteau. Ces postes de Bienfaisance prennent beaucoup de temps, coûtent pas mal d'argent et le seul résultat pratique est de se faire agoniser de sottises par l'ensemble de ses amis et connaissances.

En dehors du sentiment du devoir accompli, il y a peu de récompenses à espérer.

### *Lettre de Jean TM à Henri JN*

Mexico D.F

Jeudi 4 juillet 1912

Les fêtes du 14 juillet vont commencer dimanche prochain 7 juillet par une fête sportive. J'ai été désigné comme juge pour les courses à pied et les divers concours de sauts, etc..

L'après-midi du même jour, il y aura une kermesse. Le vendredi suivant 12 juillet nous aurons une représentation de gala au théâtre Colomb. Je suis allé hier inviter le Président de la République avec quelques autres membres du comité et le Ministre de France.

Francisco Madero nous a reçus très simplement et très aimablement. Il a parlé tout le temps en français et nous a promis de prendre part à nos fêtes.

Dans la journée du 14 juillet, nous avons le matin trois visites officielles à faire : le Ministre, le Consul et l'hôpital. Puis vers midi nous baladons le Président de la République à la grande kermesse. Tout l'après-midi il y a kermesse. S'il fait beau c'est très bien, mais s'il pleut c'est épouvantable, et il est probable qu'il pleuvra.

Enfin nous terminerons nos fêtes le samedi 20 juillet par un grand dîner officiel et un bal monstre au Cercle français. Nous avons en caisse à peu près 16 000 fr. récoltés dans la colonie française pour faire des fêtes à la hauteur. Nous ne dépenserons pas tout cet argent, j'espère, et je compte sur la vente productive des confettis à la kermesse et sur le produit de la tombola pour verser une obole sérieuse dans la caisse de notre nouvel hôpital.

L'année dernière, très mauvaise année, les fêtes du 14 juillet n'ont donné que mille francs de bénéfice net, mais on a pu des années verser à la société de bienfaisance plus de 40 000 fr. de bénéfices.

*Carte postale de Jean TM à son frère Philippe TM*

10. México, Paseo de la Reforma.



Mexico D.F

Le 7 juillet 1912

On recommence à se battre dans les rues à cause de la grève des tramways. Mais ce n'est pas bien grave. Donne-moi de tes nouvelles et des nouvelles de Thérèse. Tout à toi. JTM.

*Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Lundi 22 juillet 1912

Je t'écrivais en avril dernier que le Mexique était une anarchie ; il n'y avait rien d'exagéré dans ce jugement. Avant-hier samedi 20 juillet, pendant que notre colonie française était en joie et se préparait au bal de clôture des fêtes du 14 juillet, des bandits attaquaient le train de Cuernavaca au kilomètre 67, c'est-à-dire à 35 km environ à vol d'oiseau de la capitale.

Il y a eu 65 tués, presque tous des soldats, et les survivants ont tout perdu jusqu'à leurs vêtements. Pour terminer, on a détruit la locomotive à la dynamite et les wagons ont été arrosés de pétrole. Les blessés qui étaient restés dans les wagons ont été achevés par les femmes et les enfants des bandits à coups de pierres, et brûlés avec tout le train.

Remarque bien qu'il ne s'agit pas de bandits de profession. Il s'agit de la population tout entière des quatre ou cinq villages qui avoisinaient la voie ferrée entre les kilomètres 60 et 80. Vieillards, femmes et enfants prennent part à ces pillages de trains qui sont devenus fréquents.

Les procédés de répression employés jusqu'à maintenant sont basés sur des idées de justice moderne absolument ridicules. On arrête quelques paysans. On les interroge, ils nient, leurs voisins nient, tout le monde nie. Le juge qui craint pour sa peau laisse s'enterrer l'affaire et un mois plus tard, 500 fusils ou carabines sortent de leurs cachettes et un nouveau train est enlevé. Voilà un an que cela dure !

Te rappelles-tu la justice de Jéhovah au livre de Josué ? Jéhovah dit à Josué : « Tu voueras cette ville à l'anathème. Tu passeras tous les habitants au fil de l'épée, les hommes, les femmes, les vieillards et les petits-enfants ». Ce passage biblique me paraissait terrible autrefois et profondément injuste. Mais je commence à le comprendre.

Il y a quelques mois, on envoya un général énergique (Juvencio Robles) dans cette région de Morelos. Il pendit une centaine d'individus aux poteaux télégraphiques et brûla systématiquement toutes les maisons d'un village connu comme repaire de brigands. Aussitôt toute la presse s'attendrit ! Pauvres gens ! Le gouvernement de Madero, gouvernement démocratique, envoya le général dans un autre État, et on recommença à attaquer les trains.

Il ne faut pas d'idées démocratiques dans ce pays-ci, il faut une main de fer, sinon l'anarchie se prolongera indéfiniment.

Ce qu'il y a de profondément choquant, c'est le je-m'en-fichisme de toute la population. Les étrangers comme moi se désintéressent de la ligne de Cuernavaca, qui appartient au gouvernement mexicain, et qui ne conduit pas à un grand centre industriel. Je suis privé d'aller dans un très beau site, mais cela ne me gêne pas plus que si on t'interdisait d'aller en Suisse. Quant aux Mexicains ils sont résignés. « C'est le malheur des temps ». Ils continuent à s'amuser comme devant. Heureusement pour nous, la ligne de chemin de fer de Veracruz appartient à des Anglais qui ne se laisseront pas attaquer de cette manière-là. Et tant que la ligne de Veracruz sera libre, Mexico sera habitable.

Nos affaires sont toujours en bonne voie. Nous avons montré les dents à deux clients grincheux et ils se tiennent tranquilles pour quelques semaines. Je dis quelques semaines, car à la première occasion, ils recommenceront à nous ennuyer. Les affaires n'ont pas ici la stabilité d'Europe. Il faut toujours avoir l'œil sur l'épée de Damoclès qui est suspendue au-dessus de nos têtes.

### *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Mardi 23 juillet 1912

Ma chère tante,

Nos fêtes du 14 juillet se sont terminées par un superbe bal le 20 au soir. Tout a très bien marché et nous avons un bénéfice net d'environ 20 000 fr. La plus grande partie de cet argent ira à notre hôpital, mais nous n'oublierons pas non plus les œuvres mexicaines. Le Mexique a cruellement souffert dans ces derniers mois, non seulement de la guerre civile, mais aussi de terribles inondations et de tremblements de terre si souvent répétés qu'aucun édifice dans certaines régions n'est resté intact.

Mais le pire fléau est le banditisme qui étend ses ravages jusqu'aux portes de Mexico. L'impuissance du gouvernement est lamentable. Les attaques de trains, déraillements et épouvantables scènes de meurtres et de pillages ne sont pas rares.

Nous autres étrangers n'avons pas à nous plaindre. Nous restons soigneusement dans les villes et sur les lignes de chemin de fer bien protégées, et ni nos vies ni nos biens ne sont en péril, mais comment ne pas être ému de pitié au récit des horreurs qui se passent à quelques kilomètres de nous.

Il y a quatre ou cinq ans, on pouvait circuler à cheval dans tout le Mexique en parfaite sécurité. On avait toujours ses armes, mais c'était plutôt par habitude que par nécessité. Aujourd'hui aucune route n'est sûre. Dans l'état de Morelos à moins de 100 km de Mexico, les trains ne passent qu'avec une escorte de cent soldats fédéraux !!!

On parle beaucoup de progrès et de civilisation. Mais dans la réalité la civilisation recule d'une façon terrible, et je ne sais pas où cela s'arrêtera.

Pourtant la Providence a comblé ce pays de ses bienfaits. La beauté de la nature, la richesse des terrains, la douceur du climat, rien ne lui manque, mais la méchanceté des hommes et l'incapacité de leurs gouvernants gâtent tout.

Malgré de sérieux obstacles, nos affaires restent prospères. L'année 1911-1912 est très bonne et l'année 1912-1913 commence bien, mais continuera-t-elle de même ?

Le prochain départ en congé de M. Payrola, directeur de l'usine, va me donner un surcroît de travail, aussi je me suis empressé de quitter les nombreux postes que j'occupais depuis quelques mois. J'ai donné ma démission de secrétaire du Cercle français et je viens de passer à un ami la caisse de trésorier de l'Alliance française.

D'autre part mon mandat de secrétaire du Comité des fêtes du 14 juillet va expirer avec la reddition des comptes et il ne me restera plus que mon poste de secrétaire du Club hippique français où il n'y a rien à faire, et le poste beaucoup plus délicat de secrétaire de la société de Bienfaisance.

Cette malheureuse société de Bienfaisance m'a donné et me donnera encore bien du souci. Quand je dis malheureuse c'est une façon de parler, car elle est en réalité fort riche, mais fort mal administrée. J'ai essayé de nettoyer ces écuries d'Augias et, efficacement soutenu par un comité composé de gros patrons Barcelonnettes et Israélites, j'ai réussi à mettre à la porte le comptable et le recouvreur, et à faire nommer un directeur travailleur et honnête.

Mais le plus difficile de la tâche n'est pas encore abordé. Je voudrais remplacer la directrice actuelle de l'hôpital et ses infirmières mexicaines par des religieuses françaises. Je l'ai dit ouvertement et j'ai soulevé un orage terrible dans notre colonie française. Je ne me laisse pas intimider et je tiens bon. Je ne parle pas de la question religieuse, mais je dis :

-Il vaut mieux avoir des religieuses ayant leur diplôme d'infirmière que les souillons actuelles qui sont d'une ignorance notoire.

- Un personnel français est préférable à un personnel mexicain.
- Cela coûtera moins cher.
- Cela assurera un minimum de moralité fort désirable.

Il est probable que je ne réussirai pas du premier coup à faire cette transformation, mais les abus actuels sont tellement criants que tôt ou tard la réforme que je propose sera adoptée. J'attends avec impatience la prochaine assemblée générale pour attacher le grelot. Si je l'emporte, je pourrai me vanter d'avoir fait un progrès de premier ordre, et si je suis battu j'aurai le plaisir et le soulagement de pouvoir donner ma démission et rentrer dans la vie privée.

Au revoir, ma chère tante, je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Le 2 août 1912

On attaqua la semaine dernière le train de Cuernavaca, cette fois-ci on a attaqué le train de Veracruz. Il est vrai que c'est sur la ligne secondaire de l'Interocéanique, qui nous intéresse moins que le Chemin de fer mexicain (ligne directe de la Compagnie anglaise).

En pleine nuit 200 hommes armés ont envahi le train arrêté dans une petite station. Ils ont pris tout l'argent du wagon des Messageries, environ 8000 fr., mais ils n'ont pas touché aux marchandises. Ils ont demandé ensuite aux voyageurs une contribution volontaire. Le revolver au poing ils ont expliqué qu'ils n'étaient pas des bandits (comme des gens superficiels ou mal intentionnés auraient pu le croire), mais les défenseurs politiques d'une cause juste.

L'éloquence de leurs discours, et l'éloquence muette, mais plus persuasive encore de leurs armes à feu, décidèrent les voyageurs à des dons généreux pour la cause juste.

Tu t'imagines sans doute que les voyageurs en arrivant à Mexico avec deux heures de retard et les poches vides étaient furieux. Pas du tout, mon cher, ils étaient très contents de s'en être tirés avec leur peau intacte et d'avoir conservé leurs manteaux et leurs montres. Pour un peu ils auraient fait l'éloge des gens qui les avaient rançonnés. C'étaient des « caballeros » (des gentlemen) et non pas de ces vilains zapatistes qui travaillent à la dynamite et au pétrole.

Ce qui est grave à mon avis, ce n'est pas qu'on détrouse les voyageurs, cela peut arriver en tous pays, ce qui est grave c'est qu'un tel fait reste impuni, et je suis certain qu'il restera impuni.

Naturellement les bandits prendront goût à la chose, ils recommenceront dans 15 jours à une autre station, ou peut-être à la même, et rapidement nous continuerons à nous enfoncer dans l'anarchie.

Ah ! Nous sommes loin du militarisme à outrance d'Europe, du militarisme tant maudit. Ici il n'y a pas de brigade de gendarmerie dans chaque canton, il n'y a pas de garnison dans chaque ville. Il n'y a pas de service militaire obligatoire, pas de budget de la guerre écrasant comme dans les vieux pays. Les jeunes gens ne perdent pas deux ans de leur existence dans les casernes, seulement les voleurs attaquent les trains avec une parfaite impunité, et ce que l'on croit économiser d'un côté on le perd de l'autre.

Que bénie soit la compétition ardente des nations européennes, qui les tient toujours en haleine, les armes à la main, et les empêche de s'endormir ! Mais leurs pires ennemis ne sont pas leurs voisins, ni les Jaunes, ce sont les « Barbares de l'intérieur » comme les appelle Mahan, bandits en automobile, anarchistes, zapatistes, tous les éléments mal digérés de nos sociétés contemporaines, que les pays fortement policés arrivent à dominer, mais qui deviennent les vrais maîtres de l'État, dès que les gouvernements faiblissent, et le gouvernement mexicain actuel est terriblement faiblard !

### *Lettre de Jean TM à son camarade Cohen*

Mexico D.F

Le 5 août 1912

Il y a des inondations terribles, des tremblements de terre effrayants, mais le pire ne vient pas des cataclysmes de la nature, il vient de la méchanceté des hommes. Dix-huit mois de révolution et de désordres ont créé de redoutables bandes de voleurs de grands chemins, désignés généralement sous le nom de zapatistes, qui se livrent aux crimes les plus abominables en jouissant d'une impunité complète.

Le tiers de la République est dans une sérieuse anarchie, et il serait pourtant temps, comme dit la chanson, de serrer la vis à tous ces gens-là. Personnellement je n'ai pas le droit de me plaindre. Les étrangers habitant la capitale sont en parfaite sécurité et mes affaires restent prospères, mais il est tout de même désagréable et inquiétant de savoir qu'à 50 km de Mexico, dans la montagne, on tue, on viole et on pille sans crainte des gendarmes.

La maladie dont souffre le Mexique et le « QUE-ME-IMPORTISMO » ou le « je-m'en-fichisme » général. L'an dernier on s'indignait encore en apprenant des actes de banditisme, maintenant on se résigne. Il y a 15 jours une bande de misérables a assailli un train à deux heures de Mexico. Il y a eu 65 tués et de nombreux blessés. Les survivants sauvés par la présence d'un curé de village que respecta le chef des voleurs ont tout perdu jusqu'à leur chemise.

Ce brigandage est resté impuni, et cela semble tout naturel, personne ne proteste.

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Jeudi 15 août 1912

L'inévitable est arrivé. Les attaqués de train, restant sans châtime, se sont enhardis. Ils deviennent plus nombreux, plus audacieux et trouvent des imitateurs dans toutes les régions troublées de la République.

Il n'y a pas de mots dans aucune langue pour raconter l'horreur de la prise du train de San Lazaro, dimanche dernier. Les zapatistes se sont surpassés, ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes fauves. Cinquante-six cadavres sont restés sur le lieu du carnage. On a retrouvé les corps horriblement mutilés, et celui du lieutenant Reynoso, qui commandait l'escorte de troupes fédérales, laissait voir nettement les traces de morsures humaines.

Un journal disait ce matin que le problème à résoudre n'était plus un problème social, mais un problème « zoologique ». C'est la lutte des hommes contre les animaux féroces. Les zapatistes, attaqués de trains, n'ont pas l'ombre d'opinion politique. Ce ne sont pas non plus des malheureux poussés par la faim. Ce sont des sauvages assoiffés de sang. Ils sont bien inférieurs aux Aztèques que Cortez a combattus il y a quatre siècles. Les Aztèques ne martyrisaient pas leurs prisonniers. Ils les sacrifiaient à

leurs dieux, mais sans tortures inutiles. L'Aztèque était brave et chevaleresque. Le zapatiste est la honte de l'humanité.

Le mal est devenu si grave que je n'y vois plus de remèdes. Pour de longues années, le Mexique est de nouveau perdu à la civilisation. L'anarchie qui règne dans ce malheureux pays est telle que les criminels sont certains de l'impunité.

La société mexicaine ne pense qu'à s'amuser. Dimanche dernier nous avons eu une fête hippique splendide organisée par le Corps des Volontaires de la Cavalerie légère, c'est-à-dire par l'élite de la jeune aristocratie mexicaine. Comme Français, j'ai dû quitter ce corps de cavalerie, que j'avais vu se former sous une bannière internationale, mais qui était devenu trop exclusivement national, et d'une nationalité qui n'était pas la mienne. Je suis resté en relations très cordiales avec mes ex-camarades et c'est avec plaisir que je suis allé à leur Chasse au Renard, seulement j'y suis allé avec l'uniforme bleu ciel du Club hippique français au lieu de l'uniforme kaki des volontaires.

Tu n'as pas idée du luxe fou de la classe riche et même de la classe moyenne. Cette fête hippique a coûté certainement plusieurs milliers de francs. D'une grande tribune, le président assista à toute la chasse. Nous étions plus de deux cents cavaliers. Ce qui est beaucoup trop pour les passages étroits et dangereux. Les obstacles étaient difficiles, et l'un d'eux, un saut à pic de deux mètres, si fou que je passai résolument à côté. Le seul but des organisateurs de la fête était de nous épater. Ils confondent comme des enfants la témérité avec la bravoure.

La chasse terminée, nous nous rendîmes au Pavillon de l'Automobile-Club, c'est un délicieux pavillon genre Trianon au bord du lac de Chapultepec. Il y avait là tout ce que l'on peut rêver de mieux, musique, lunch et la plus fine société de la capitale. On improvisa un bal qui dura fort tard dans la soirée. Les jeunes filles avaient leurs plus gracieuses toilettes, les jeunes gens étaient presque tous en uniforme ou en costume de chasse.

Et pendant que Mexico s'amusait, là-bas les zapatistes faisaient dérailler le train. Ils violaient les femmes et les petites filles. Ils torturaient les voyageurs. Ils pillaient tout ce qui était pillable, jusqu'aux chemises et aux souliers des cadavres. Ils arrosaient de pétrole les corps des femmes outragées et les cadavres mutilés des hommes, et le crime monstrueux s'achevait dans un incendie de tout le train qui contenait encore des blessés hurlants.

Mon cher frère, on ne me verra plus à aucune fête mexicaine.

Je lis toujours dans le Figaro les nouvelles du Mexique. Cette honorable feuille doit être convenablement arrosée, car chaque fois qu'il y a de mauvaises nouvelles, non seulement le Figaro ne les publie pas, mais il se lance dans des articles dithyrambiques sur l'avenir du Mexique. Je ne sais pas ce que sera l'avenir du Mexique, mais ce que je peux affirmer c'est que le présent est épouvantablement mauvais. Et comme je ne vois pas à l'horizon apparaître aucun signe d'amélioration, je suis fondé à croire que la situation va aller en s'empirant.

À quelque chose malheur est bon. La triste situation du pays est pour nous un excellent moyen de défense contre nos concurrents éventuels. Jamais une compagnie sérieuse n'osera se risquer dans les circonstances actuelles, à construire une autre usine d'affinage pour lutter contre la nôtre.

Les trois grands centres miniers, Pachuca, El Oro et Guanajuato continuent à travailler. Les trois lignes de chemin de fer qui relient ces villes à Mexico sont suffisamment sûres. La ville de Mexico est elle-même parfaitement calme, comme je te l'ai dit elle ne pense qu'à s'amuser. La ligne de la capitale au port de Veracruz n'a pas encore eu une seule attaque grave. C'est tout ce qu'il nous faut. La Société d'Affinage de Métaux reste dans une excellente situation.

Nous sommes comme dans une île paisible et industrielle au milieu d'une mer en furie. Après tout le Figaro n'a pas complètement tort. S'il racontait les attaques de train, il affolerait bien inutilement le public parisien.

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Lundi 19 août 1912

Notre Société de bienfaisance française, suisse et belge de Mexico passe par une crise grave. Le principal employé que j'avais résolument mis à la porte il y a un mois et demi n'a pas pu encore nous rendre ses comptes et nous découvrons un terrible trou dans la lune. Ce malheureux auquel personne depuis trois ans ne demandait de compte, puisait à deux mains dans la caisse. C'est un scandale « MAJUSCULE » comme on dit dans ce pays-ci. Je voudrais profiter de la découverte du pot aux roses pour faire donner un coup de balai général sur tout le personnel de la Bienfaisances et réussir à mettre :

- un Président à la présidence
- un Directeur à la direction
- un Caissier à la caisse
- une lingère à la lingerie
- une cuisinière à la cuisine
- et des infirmières à l'infirmierie

au lieu de ce que nous avons maintenant :

- un Président toujours absent en Europe
- une jolie femme à l'infirmierie
- et un voleur à la caisse.

Dieu veuille que je réussisse pour le bien des pauvres et pour l'honneur de la Colonie française !

### *Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM*

Mexico D.F

Mercredi 28 août 1912

Je ne sais pas si tu te rappelles le père Lejeune que tu as certainement rencontré au Cercle français de Mexico. C'est un pauvre bonhomme qui a échoué dans tout ce qu'il a entrepris. Il s'est aigri le caractère et on le redoute pour sa mauvaise langue, mais c'est un bon écrivain. Il a infiniment d'esprit et son style est fort agréable.

Il donne quelques très bons conseils en matière de mines. C'est d'autant plus piquant qu'il est lui-même Administrateur de Mines incertaines, dont je suis le trop certain actionnaire. Ses livres sont si pleins de conseils prudents que j'avais cru pouvoir me fier à lui.

O Innocence !!! J'ai maintenant acquis l'expérience et je me rends compte qu'il faut juger les gens sur ce qu'ils font et non sur ce qu'ils écrivent. Au reste je ne dois pas me plaindre, car j'ai payé mon expérience assez bon marché, et je pense rentrer dans une partie appréciable de mes frais.

En attendant mieux, j'ai une dédicace autographe de Lejeune sur son dernier bouquin.

Je travaille actuellement à l'usine. Je suis occupé à calculer le prix de revient, mais il ne se passe pas deux jours sans que je sois dérangé par des clients ou des représentants du Gouvernement. On profite de ce que j'ai un peu de liberté pour me mettre à toutes les sauces.

Quelquefois ce n'est pas désagréable. C'est ainsi que vendredi dernier j'ai initié un chimiste américain grincheux aux douceurs de la cuisine du restaurant Sylvain (aux frais de la Princesse bien entendu). L'effet a été magique. Toutes les difficultés ont brusquement disparu. Le vin de France a délié l'esprit de mon chimiste qui a fini par comprendre ou a fait semblant de comprendre les opérations auxquelles il ne voyait que du feu le matin.

### *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Lundi 2 septembre 1912

Ma chère tante,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai pas donné de mes nouvelles. Depuis le départ en congé du directeur de l'usine, j'ai repris le chemin de Santa Maria quartier nord de Mexico, où se trouve notre usine. Je suis principalement occupé à calculer le prix de revient. Des chiffres, des chiffres et encore des chiffres ! Mais je commence à avoir l'habitude des chiffres. Ils m'intéressent et quelquefois même ils me passionnent. Je ne suis arrivé à ce point qu'avec un long entraînement !!!

Depuis quelques semaines je fréquente le dimanche le Mexico Country Club. C'est un Club d'origine américaine, mais devenu très international et principalement mexicain. Le Club possède un très joli chalet à quelques kilomètres de Mexico avec un beau parc, où l'on joue au tennis et au golf. Un superbe salon sert de salle de danse et est fréquenté par toute l'aristocratie mexicaine. Il y a aussi

quelques familles françaises. Nous nous retrouvons là un petit noyau d'amis et nous passons gaiement la fin de l'après-midi du dimanche.

Ce qu'il y a d'assez piquant c'est que du chalet du Country Club on voit très bien tout le cirque des montagnes qui encerclent la vallée de Mexico. On n'est pas à plus de 10 ou 12 km de l'Ajusco, volcan éteint, dont les flancs servent de repaire aux Zapatistes. Là sont les bandits, toujours impunis et de plus en plus hardis, qui ont pillé le train de la Cima.

Les journaux disent que pour la nuit du 15 septembre (fête nationale mexicaine), ils ont le projet de mettre à sac toute la capitale. Évidemment ce n'est pas encore possible, mais du train où nous allons, cela deviendra vraisemblable pour l'année prochaine.

Sur la terrasse du Country Club je cause avec mon ami Cornillon. À nos pieds s'alignent plus d'une centaine d'automobiles. Tout ce que Mexico a de plus chic est ici. Des groupes de joueurs de golf, de jolies Misses américaines, des « tapatias » plus jolies encore, causent, flirtent et boivent du thé. Dans le grand salon de nombreux couples tournent au son d'une excellente musique qui monte jusqu'à nous au travers de la toiture vitrée. Mexico s'amuse. Et Cornillon me montre tout près de nous dans les arbres le village de Nativitas. Nous le connaissons bien, c'est à la porte de Mexico. Nous y avons souvent passé à cheval dans les chasses au Renard. On a trouvé la semaine dernière à l'entrée du village de Nativitas un taximètre automobile arrêté. Le chauffeur et son aide étaient étendus raides morts avec une balle de revolver dans le crâne. Tous les deux avaient été tués par derrière.

Est-ce encore un crime des Zapatistes ? Quien sabe ? Mexico s'amuse.

Accoudés sur la balustrade, Cornillon et moi nous regardons la route de Nativitas par laquelle nous allons rentrer ce soir en automobile. En cherchant bien dans la poussière, on trouverait encore des traces de sang ?... Mais non, la pluie d'hier a tout lavé... Et pendant que nous parlons du crime resté mystérieux, au-dessous de nous les couples tournent toujours. On joue la valse de Rosas « sur les grands flots bleus », musique délicieuse et authentiquement mexicaine, puis un two-step, puis une valse encore.

Mexico s'amuse et je m'imagine que là-haut dans la montagne où campent les hardes Zapatistes, les bandits regardent les lumières de la vallée s'allumer les unes après les autres. La toiture vitrée du Mexico Country Club doit se voir au loin. À quoi pensent les Zapatistes ?... Mais non, c'est une plaisanterie, 3000 voleurs ne prendront pas une ville de 500 000 habitants... Oui, mais sur les 500 000 habitants, il y a peut-être 100 000 autres voleurs... N'exagérons pas. Au fond personne n'a peur. Ce bal en est la preuve... Ça ne fait rien, ce soir en rentrant chez moi, je compterai mes cartouches, je graisserai mon fusil et mon revolver.

Y aura-t-il de nouveaux troubles ? Une nouvelle révolution, pire que la première ? Non, certainement non... Seulement, Quien sabe ? Quien sabe ?

Adieu, ma chère tante, mes meilleurs souvenirs pour tous. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

### *Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN*

Mexico D.F

Jeudi 5 septembre 1912

Mon cher Louis,

Je réponds à ta bonne lettre du 16 août. J'ai été très touché de recevoir quatre pages de ton écriture, sachant combien tu es occupé. Pour moi, je trouve facilement un peu de temps à consacrer à ma correspondance familiale, c'est même une de mes principales distractions à Mexico, où je n'ai pour ainsi dire aucune relation mondaine et où je ne vais jamais au théâtre.

Les bureaux ferment à 7:00 du soir et comme on dîne à 8:00 j'ai une heure libre chaque jour. D'autre part les bureaux n'ouvrant le matin qu'à 9:00, je suis assez matinal et je peux consacrer une heure ou deux à l'équitation que je pratique autant par hygiène que par goût.

J'ai été très content d'apprendre que j'aurai une filleule vers février. Mais il me sera difficile d'être au baptême, car je partirai seulement en congé le 12 août 1913 (très probablement) et je ne pense pas que l'on puisse retarder cette cérémonie jusqu'à fin août.

J'envoie à Philippe plusieurs colis de souvenirs mexicains qu'il m'a demandés. J'adresse tout chez-toi, à Chalon-sur-Saône. Si Philippe n'est pas là, ce n'est pas la peine de faire suivre. Ce sont des objets

qui vous intéresseront tous autant que lui. J'ai en outre abonné Philippe à la revue « Le Mexique ». C'est une feuille de chou qui contient tous les faits importants de la vie de notre colonie française.

J'attache, comme tu vois, une grande importance à renseigner aussi bien que possible tout notre milieu familial sur les choses du Mexique. Je pense ainsi me faciliter la difficile recherche d'une femme à l'automne de 1913.

Le mariage me paraît être le grand problème de l'existence. (C'était aussi l'opinion de Panurge). Je désirerais résoudre ce problème aussi élégamment que possible à mon prochain congé. Notre bonne cousine Louise Guibert et notre excellente amie Mme Champy m'ont dit qu'elles s'occupaient de moi, mais j'ai grand-peur que les jeunes filles auxquelles elles pensent ne soient déjà mariées et mères de famille quand j'arriverai en France.

Ce que je désire rencontrer, c'est la bonne santé et le bon caractère. Un nombre effrayant de ménages français que je vois à Mexico, manque de ces deux éléments et leur vie en est terriblement assombrie. La question de fortune est tout à fait secondaire.

Je n'ai pas le temps de t'en dire plus long ce soir, car je viens d'écrire avec une plume (vieux système) une longue lettre à tante Guerrin, qui m'annonçait les fiançailles de Catherine.

Puisque tu n'as pas le temps de m'envoyer de longues missives, fais-moi écrire par tes enfants. Je reçois toujours leurs lettres avec beaucoup de plaisir. Mais il est indispensable que tu te livres un peu aux sports. Cela est nécessaire à tout homme et spécialement aux hommes assis tout le jour dans un bureau.

Je me permets de te rappeler le sage avertissement de la marquise de Sévigné dans une de ses lettres immortelles à sa fille, Mme de Grignan : « Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. » (Lettre datée de Vitry, du mercredi 26 août 1671, dans le cabinet de Mme de Chaulnes).

Et sur ce, bonsoir.

Tommy Martin

Attention à l'adresse !

Sous-Directeur de la Société d'Affinage de Métaux  
Apartado 1227  
Mexico D.F  
Mexique via New York

Carte postale de Jean TM à son frère Philippe TM



Lettre de Jean TM à Mr l'Administrateur-Délégué

Mexico D.F

Mardi 17 septembre 1912

Nous avons l'honneur de vous rendre compte des exercices de tir des 15 et 16 septembre 1912, organisés conformément à vos instructions.

1) Tir au revolver du 15 septembre entre les employés de l'Usine.

Nous avons eu le regret de constater le manque complet d'entraînement de la totalité du personnel. Les conditions du concours étaient les suivantes :

- Arme libre,
- Cinq balles,
- Feu à volonté,
- A quinze mètres,
- Sur une cible de 30 cm de diamètre.

Trois prix :

- Un revolver Browning,
- Un couteau de chasse,
- Un stylographe Waterman.

À l'exception de Messieurs Tommy Martin et Laforest, tous deux hors-concours, et Willems, qui a remporté le Premier Prix, aucun des employés n'a été capable de placer ses cinq balles dans la cible. Nous avons accordé le deuxième prix à Péro et le troisième prix à Luis Aguilar en tenant compte des points obtenus par eux, bien que toutes les balles ne fussent pas dans la cible. (Nombre de concurrents : une vingtaine).

Nous avons fait aussi tirer le personnel avec un pistolet de Salon à la même distance de 15 m. Les résultats ont été un peu meilleurs, tout en restant insuffisants.

Nous attirons toute votre attention sur la gravité du fait que les hommes à qui nous confions quotidiennement des revolvers, surveillants de nuit français, veilleurs et portiers mexicains, employés chargés d'accompagner l'or, etc. ne savent pas se servir de ces armes. Elles constituent peut-être autant un danger pour eux et leurs voisins, qu'un risque pour leurs adversaires éventuels.

Pour qu'un homme, même naturellement brave, conserve son sang-froid dans un moment critique, il est indispensable qu'il soit sûr de son coup de feu. Nous croyons devoir vous proposer de donner fréquemment, par exemple une fois par mois, l'occasion de tirer au revolver à tous les employés qui portent habituellement cette arme dans l'exercice de leurs fonctions.

### 2) Tir à longue portée.

Dans la journée du 16 septembre, nous avons fait tirer quelques employés avec la petite carabine appartenant à M. Payrola et avec les carabines de guerre Winchester n° 44 appartenant à la Société. La cible était constituée par des planches ayant les dimensions d'une silhouette humaine de grandeur naturelle. Nous avons tiré à 30 m, puis à 60 m environ.

À l'exception d'un pourcentage insignifiant, toutes les balles tirées auraient touché un homme dans la poitrine, le ventre ou les bras. Les balles de Ligon et de Rouquaud étaient assez bien groupées.

Nous avons également tiré avec des fusils de chasse chargés de chevrotines. À la distance de 60 m, qui serait la distance normale de tir en cas d'attaque de l'Usine, les effets de ces projectiles sont vraiment terribles. Même de nuit on est à peu près sûr de toucher un adversaire isolé, et dans le cas d'assaut en masse, à chaque coup de fusil on mettrait trois hommes hors de combat.

Il semblerait utile de faire tirer au Winchester et au fusil de chasse plusieurs fois par an tous les employés susceptibles de participer à la défense de l'Usine. Les jours de garde exceptionnelle, comme celles des 15 et 16 septembre, ou d'autres jours de fête, seraient tout indiqués pour ces exercices.

### 3) Protection de l'Usine.

Pendant les deux jours et la nuit où le personnel a exercé une surveillance plus active sur l'Usine, nous nous sommes rendus compte que la défense de tous les bâtiments devait s'effectuer du toit de la Fonderie et de la terrasse (Azotea) qui dominent la rue du Cyprès, le jardin du directeur, la cour et les divers passages de l'Usine.

Une dizaine de tireurs de force moyenne, placés en des points convenablement choisis commandant tous les murs et toutes les entrées de l'établissement, et en cas d'invasion irrésistible des ateliers, ils interdiraient rigoureusement la sortie aux individus qui auraient pénétré et qui se trouveraient enfermés dans une souricière.

Pour que les défenseurs de l'Usine, placés sur le toit et sur la terrasse, soient convenablement abrités contre le feu de leurs adversaires, quelques mesures de précaution sont indispensables :

1) La balustrade en briques, qui orne la terrasse, a un si grand nombre d'ouvertures qu'elle ne constitue pas une protection suffisante. Il faudrait remplir avec de la maçonnerie les vides entre les piliers, ou mieux en arrière de la ligne des piliers (de manière à ne pas changer l'aspect extérieur de la construction). On ne garderait ouverts que trois ou quatre intervalles qui constitueraient de véritables meurtrières, dominant la rue du Cyprès et le jardin du directeur.

2) Le mur plein, qui sert de garde-fou du côté de la cour et des ateliers, devrait être percé de quelques ouvertures constituant également des meurtrières pour des tireurs agenouillés ou couchés, qui domineraient le chemin de ronde, le mur nord de l'Électrolyse d'argent, la porte du Chemin de fer (vue de profil), la grande chambre des Fumées et la maison du sous-directeur.

3) Une forte tôle devrait être placée au-dessus du mur est des ateliers, dans l'angle formé par le toit Nord de la Fonderie et le toit sud de l'Électrolyse d'argent. Cette tôle protégerait deux tireurs qui commanderaient le mur le long du chemin de fer, la porte du chemin de fer (vue de face) et le Laboratoire spécial de l'Usine. Ces deux tireurs seraient reliés par le mur nord de la Fonderie à leurs camarades de la

terrasse. Ce mur nord de la fonderie est situé entre deux toits montant l'un vers le Nord, l'autre vers le Sud, qui constituent un excellent chemin couvert naturel.

4) Pour gêner le passage des adversaires, il semblerait utile d'avoir des fermetures métalliques à toutes les portes et les fenêtres de rez-de-chaussée de l'Usine. On mettrait des tôles, des grilles ou du fort grillage suivant les circonstances. Les ouvertures qui sont actuellement insuffisamment protégées par du bois ou du verre sont les suivantes [...]

On peut à la rigueur considérer une porte en bois comme une défense, mais il est clair que les seules vitres d'une fenêtre ne constituent aucune protection en cas de danger, et dans les circonstances présentes ce danger n'est pas chimérique.

5) On compléterait ces mesures de protection en renforçant les deux portes des escaliers qui conduisent à la terrasse, de façon à éviter que les défenseurs ne soient surpris par-derrière, et en plaçant une forte grille sur le mur sud de la terrasse (côté de l'Harinera).

L'expérience que nous avons acquise dans les deux dernières journées peut se résumer ainsi :

1) Il faut habituer le personnel à se servir de ses armes.

2) Il faut par quelques aménagements peu coûteux mettre les bâtiments en état de résister à une attaque à main armée.

Il n'y a qu'une chance sur cent pour que l'Usine soit attaquée, mais cette chance existe, et ce n'est pas au moment du danger que la Direction de l'Usine pourra improviser de bons tireurs et de solides barricades.

### *Lettre de Jean TM à Monsieur Marchais, Paris*

Mexico D.F

Samedi 28 septembre 1912

J'ai suivi la chasse au Renard avec prudence et je n'ai pas été du nombre des douze cavaliers qui ont ramassé des bûches, d'ailleurs sans gravité. Je prépare maintenant mon cheval pour le grand Concours International avec des obstacles dans le genre de ceux de Pau, mais il est probable que pour garder la mienne de peau intacte, je renoncerai au cours des essais.

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques ou PierreTM*

Mexico D.F  
Confidentiel

Le 6 octobre 1912

Mon cher frère,

Lentement mais sûrement, à la manière d'un homme qui s'enlise dans la vase ou dans un sable mouvant, nous nous enfonçons dans l'anarchie.

Chaque semaine nous apprenons un nouveau soulèvement. La semaine dernière c'était l'ex-général Higinio Aguilar, à la tête de 400 rebelles, qui tentait de couper le chemin de fer mexicain (la ligne anglaise, d'une importance vitale pour Mexico). Bien qu'il eût de la dynamite en quantité suffisante, il n'a pas été capable de faire sauter le pont Wimer entre Esperanza et Maltrata. Les troupes fédérales sont arrivées à temps au secours de la ligne, dont on avait arraché seulement quelques rails, mais un frisson a passé sur la capitale.

Cette semaine, c'est Vicente Segura, fils d'une riche famille de Pachuca, célèbre pour ses succès dans les courses de taureaux, qui s'est « prononcé » sur la frontière américaine et a groupé quelques centaines de partisans. La révolte est pour lui un sport, comme l'automobile ou les taureaux.

Chaque semaine nous apprenons de nouveaux brigandages. La semaine dernière, la Orilla, splendide domaine des Rothschild et des Mirabaud sur la côte du Pacifique était envahie par des Indiens révoltés. Les employés français étaient expulsés. Les bandits ont pris tout ce qui valait la peine, argent, armes et chevaux et se sont installés dans les bâtiments.

On vient d'envoyer des gendarmes ruraux pour rentrer en possession du domaine. Les Français arriveront probablement à s'imposer par la force, mais au lieu d'agriculture, ils vont faire pendant quelques années de la petite guerre. Malheur à celui d'entre eux qui s'attardera le soir dans le campo, ou qui

longera, isolé, une haie de magueys, on le trouvera le lendemain mort avec une balle dans le dos. Il y a déjà eu du sang français versé à la Orilla.

Cette semaine, c'est à Inguaran, dans l'État de Michoacan, autre propriété des Mirabaud, que les brigands ont fait leur apparition. Le personnel s'est enfui pour la seconde fois en deux ans. Ton ancien camarade Armand Delille, qui est représentant à Mexico de la Orilla et d'Inguaran, commence à la trouver mauvaise. Il réclame des secours au Ministre de la Guerre et aux Gouverneurs des États. Il obtient surtout de bonnes paroles. Les Mexicains sont toujours polis. Mais comment défendraient-ils les étrangers, quand ils ne peuvent pas se défendre eux-mêmes ?

Plus nous allons, plus la situation empire. C'est une guerre « inexpiable ». Des gens dignes de foi me rapportaient ces jours-ci qu'aux environs de Torreon, dans la Laguna, riche région agricole merveilleusement irriguée, la gloire du Mexique moderne, il y avait plus de mille rebelles pendus. À chaque bouquet d'arbres, on trouvait des cadavres qui pourrissaient, déchiquetés par les oiseaux de proie. Naturellement les repréailles sont effroyables. Hier un corps de gendarmerie rurale a été surpris par des Zapatistes à l'heure de l'abreuvoir ; le coup de l'abreuvoir, coup classique, dont nous avons lu vingt fois le récit, soit au temps des Romains, soit pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire ou dans les expéditions coloniales contemporaines : les ruses de la guerre sont éternellement les mêmes. Les Ruraux avaient perdu la moitié de leur effectif avant de pouvoir répondre au feu d'un adversaire invisible. Quand ils prirent à leur tour l'offensive, il était trop tard. Ils périrent jusqu'au dernier. Les femmes et les enfants qui les accompagnaient, et qui font officiellement partie des colonnes militaires au Mexique, ne furent pas épargnés. Les femmes furent violées et massacrées et ce fut un jeu pour les barbares de briser les crânes des enfants contre les pierres de la route. Il n'est pas resté un seul survivant de cette troupe.

Il faut l'optimisme robuste et largement payé des grands journaux européens pour espérer une prompte pacification du Mexique. En vérité je ne vois paraître à l'horizon aucune lueur d'espoir. Nous en avons encore pour des années et des années. Le désordre engendre le désordre, le crime appelle la vengeance, la vengeance une autre vengeance et on n'en sort plus.

Ce qui rend cette guerre plus effroyable encore c'est que les adversaires portent le même costume, ils parlent la même langue, ils sont frères. Ils se combattent sans même savoir pourquoi. Tel sert fidèlement dans les rangs fédéraux, qui était il y a six mois en prison pour vol, et il y a un an soldat révolutionnaire. Tel autre attaque aujourd'hui les trains, après les avoir protégés au nom de la loi l'hiver dernier. C'est un épouvantable chaos où il est impossible de se reconnaître.

Sous ma fenêtre passe un beau cavalier avec son grand chapeau mexicain. Est-ce un Rural fidèle au gouvernement constitué, protecteur des lignes de chemin de fer, défenseur de l'ordre et de la loi, qui se promène entre deux heures de garde, ou bien est-ce un infâme zapatiste, bandit de grands chemins, qui, après avoir caché ses armes, est venu passer la journée pacifiquement à Mexico ? Est-ce un gendarme ou un brigand ? Peut-être a-t-il été tour à tour et gendarme et brigand ? QUIEN SABE ? Qui sait ? Le sait-il lui-même ?

### *Lettre de Jean TM à son frère Jacques ou Pierre M*

Mexico D.F

Judi 10 octobre 1912

Mon cher frère,

Ne crois pas que la tristesse de la situation politique nous afflige au point de nous empêcher de nous amuser.

Dimanche dernier, avec cinq ou six amis du Club hippique français, nous avons organisé une très jolie fête champêtre à laquelle ont pris part 150 de nos compatriotes. Entre parenthèses, cela m'a coûté un prix fou. De très élégants Charros (cavaliers mexicains) s'étaient gracieusement mis à notre disposition pour organiser un Jaripeo. Pendant deux heures ils nous ont émerveillés par leur adresse à lancer le lasso. Ils attrapaient de pauvres petits chevaux sauvages par les pattes de devant ou celles de derrière et les faisaient rouler par terre comme des lapins.

Après un lunch sur l'herbe, on termina la fête par un petit bal très pittoresque. Voilà pour le dimanche.

Lundi : déjeuner à la maison particulière des Péraldi, très gentil jeune ménage, propriétaires de l'hôtel Saint Francis où je vais déjeuner chaque fois que je n'ai pas le temps de rentrer au Centre.

Mardi : grand déjeuner chez Émile Pinson, mon camarade, en l'honneur de M. Hourticq, orateur envoyé spécialement de France par l'Alliance française.

Mercredi : autre grand déjeuner chez M. Bourgeois, Consul de France, c'étaient les adieux à Mme Lefavre qui part en France.

Aujourd'hui jeudi, autre déjeuner, mais intime cette fois chez Émile Pinson. Ce soir toute la Colonie se retrouvera à la gare pour dire adieu à Mme Lefavre.

Demain vendredi, Assemblée générale annuelle du Club Hippique français. J'ai trouvé un nouveau membre, Guetet, sous-directeur de la Banque française, rempli de zèle, et je vais le faire nommer à ma place secrétaire du Club. J'ai vraiment trop de choses à faire.

Samedi soir : grande conférence de l'Alliance française dans ce qui sert de Sorbonne à Mexico.

Dimanche matin : réunion à neuf heures pour l'Alliance française, organisation d'examens spéciaux, validés « ipso facto » par l'Université de Paris. Cela va être assez compliqué à mettre sur pied, mais j'ai bon espoir de réussir, car j'ai su qu'une Faculté de Médecine des Pères Jésuites en Asie Mineure ou en Syrie possédait déjà ce privilège. Cela consiste essentiellement à payer deux ou trois agrégés de l'Université pour qu'ils viennent contrôler les examens. Je suis persuadé que nous trouverons l'argent sans difficulté parmi les pères de famille intéressés. Je m'occupe de cette affaire sur la demande de mon bon ami, le Révérend Père Roch, du collège franco-anglais.

Dimanche encore, concours de tir au pistolet et au revolver entre les employés de l'Usine.

Lundi soir, autre grande conférence de l'Alliance. Nous aurons tout le grand tralala, Président de la République, Ministre, Corps Diplomatique, etc.... etc.

Tu vois que je ne m'ennuie pas durant les quelques heures que je passe hors de mon bureau ou de mon usine. Impossible d'attraper la nostalgie, je n'ai pas le temps.

Tout à toi. Jean Tommy Martin.

Mets-moi toujours mon adresse complète :

Sous-Directeur de la Société d'Affinage de Métaux

Apartado 1227

Mexico D.F

Mexique via New York

### *Lettre de Jean TM à Mr Payrola, en vacances en France*

Mexico D.F

Mercredi 16 octobre 1912

Les pluies sont finies fort heureusement pour la rue qui redevenait une sorte de parcours de steeple-chase avec fossés, banquettes irlandaises aux formes variées, rivières, ce sont surtout les rivières qui dominaient. L'automobile de la Société réussirait à passer à vide et en première vitesse ralentie, mais je n'ai jamais compris comment les voitures des Express chargées avec plus de deux tonnes franchissaient sans se rompre ce parcours comparable à Auteuil et à Pau.

Maintenant nous sommes sauvés jusqu'à la prochaine saison des pluies. On a bouché les trous avec de la bonne pierre et le sol a séché si vite que nous sommes déjà menacés d'avoir trop de poussière.

Vous rappelez-vous votre jardinier ? Il est devenu soldat dans l'armée fédérale. Voici comment lui est venue la vocation. Vendredi soir il bat sa femme. Samedi matin on le met à la Comisaria et immédiatement on l'enrôle de force. Quand lundi M. Laforest a voulu le faire délivrer, on lui a répondu que l'individu était parti pour San Ildefonso. À cette heure il doit être tué, déserteur ou bien passé caporal.

### *Lettre de Jean TM au président du bois de Chapultepec*

Mardi 22 octobre 1912

Je vous remercie vivement de l'honneur que vous m'avez fait en me désignant comme l'un des juges dans le Grand Concours Hippique International du dimanche 27 octobre

## *Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM*

Mexico D.F

Jeudi 24 octobre 1912

L'abcès a crevé. Le général Félix Diaz, neveu de l'ancien président, a levé l'étendard de la révolte. Le mouvement était habilement commencé. Félix Diaz s'emparait sans combat de Veracruz, qui est la première ville douanière de la République. Il disposait d'un millier d'hommes armés et avait la sympathie de tous les mécontents qui sont légion. Malheureusement pour lui il ne fut pas secondé ; son plan n'avait sans doute pas été assez mûri. Les soulèvements de Pachuca, Monterey et Guadalajara sur lesquels il comptait, n'eurent pas lieu.

À Mexico même, lorsqu'on a su que Veracruz était aux mains des rebelles, il aurait suffi d'une chiquenaude pour renverser Madero. Une chiquenaude, pas plus ; seulement personne n'a osé la donner.

Madero, sentant le danger menaçant, a vivement rappelé du Nord et du Sud toutes les troupes fédérales disponibles, environ 5000 hommes, et les a lancés sur Veracruz. On dit même qu'il a fait marcher beaucoup de cavaleries de Saint-Georges et que c'est grâce à ce renfort qu'il a obtenu la victoire. Félix Diaz est arrêté.

La suppression de toutes les communications entre Mexico et Veracruz pendant plus d'une semaine a porté un sérieux préjudice aux affaires. Il ne faudrait pas que des coups de ce genre se renouvellent fréquemment. L'impression en Europe a dû être déplorable.

Dans toute guerre civile mexicaine, il y a un peu d'Opéra-Comique, et même Opéra-Bouffe. C'est ainsi que 80 soldats fédéraux, qui étaient aux avant-postes de l'armée du général Beltran, ont passé à l'ennemi en vue de Veracruz. Ils avaient plus de confiance dans l'étoile de Félix Diaz que dans les forces gouvernementales. Le lendemain, Beltran avait reçu des renforts et ses troupes paraissaient nettement les plus fortes. Cela décida une notable partie des soldats de Félix Diaz à désertir à leur tour. Ils allèrent protester auprès de Beltran, avec armes et bagages, de leur dévouement à la cause du Gouvernement de Madero. Ce chassé-croisé n'est-il pas délicieux et instructif sur la mentalité de ces combattants qui ne savent pas au juste de quel côté ils doivent se battre.

En fin de compte le Gouvernement a triomphé. Au cours de la reprise de Veracruz, il y a eu à peine cent hommes mis hors de combat. Ce nombre montre le peu d'importance des événements.

Vous vous êtes peut-être inquiétés en France sur notre sort ? Dans ce cas vous avez eu grand tort. Pour te dépeindre notre situation à Mexico, je ne trouve pas mieux que de copier quelques lignes dans les mémoires du colonel Blanchot sur l'intervention française au Mexique : le Gouvernement « ménage tout le monde, surtout les étrangers ; il maintient l'ordre dans la ville où on donne des fêtes et on s'amuse beaucoup ». La phrase est vieille de 49 ans, elle s'applique au Mexico de Juarez, menacé par les troupes françaises victorieuses, elle s'applique aussi exactement au Mexico de Madero, environné de zapatistes et de soldats en révolte.

Dimanche prochain dans la matinée, Grand Concours Hippique International à la porte du bois de Chapultepec. Le souvenir des trois semaines passées au lit cet hiver m'a rendu prudent. J'ai accepté seulement le poste peu dangereux de juge au huitième obstacle, mais j'ai deux amis membres du Club hippique français qui prendront part au concours avec quelques chances de succès.

Ci-joint sept photographies de notre dernière fête champêtre et le compte-rendu de la journée. Tu pourras admirer de jeunes aristocrates mexicains en costume national, se livrant à leur sport favori.

Dans le quadrille où je figure avec trois amis Barcelonnettes de la nouvelle couche, il faut remarquer que deux des danseuses sont Hollandaises, une autre Anglaise et la dernière seule est Française. C'est la mienne naturellement. Ce petit groupe symbolise assez bien le curieux mélange de races qui est la spécialité du nouveau Mexico.

*Lettre de Jean TM à la supérieure générale des religieuses de Saint Joseph  
20 rue des Chartreux, Lyon, Rhône.*

Mexico D.F

Mercredi 28 octobre 1912

Le Conseil d'administration de l'Association française Suisse et Belge de bienfaisance et de prévoyance, sachant que l'ordre des religieuses de Saint-Joseph possède déjà plusieurs établissements au Mexique, serait heureux de lui confier la direction de sa Maison de santé, située à Mexico, calle de la Industria.

Voici nos conditions que nous soumettons à votre approbation :

Nous désirons engager actuellement quatre religieuses, l'une aura le titre de Directrice de la maison de santé, les trois autres rempliront les fonctions d'infirmières. Toutes les quatre devront posséder un diplôme d'infirmière ou certificat constatant qu'elles connaissent la pratique des soins à donner aux malades.

Le logement et la nourriture leur seront fournis par la maison de santé. Les appointements de la directrice seront de 50 piastres mexicaines par mois. Les trois infirmières recevront chacune 25 piastres par mois.

La directrice et les infirmières devront se conformer aux ordres des médecins pour tout ce qui concerne les soins à donner aux malades, et aux ordres du Directeur de l'association pour tout ce qui concerne l'administration intérieure de l'établissement.

La maison de santé actuelle ne possède pas de chapelle, mais au nouvel hôpital, dont la construction a été décidée par l'assemblée générale du 19 octobre 1912, un local spécial sera réservé à cet usage.

Nous serions heureux que les religieuses de Saint-Joseph s'installent à notre maison de santé le plus rapidement possible.

*Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN*

Mexico D.F

Mercredi 30 octobre 1912

Mon cher Louis,

Comme je sais que tu t'intéresses aux économies de ton beau-frère mexicain, je me fais un plaisir de t'annoncer que j'ai envoyé hier à M. Laeuffer 2800 fr. (environ).

D'autre part mes revenus auxquels je n'ai pas touché représentent 2000 fr., et j'espère, si les patrons sont généreux (le seront-ils ???) toucher un peu plus de 5000 fr. de gratification en fin d'année. J'enverrai aussi cet argent à M. Laeuffer. Cela me ferait en tout dix mille francs d'économie dans l'année.

Je pense bien que vous ne vous êtes pas inquiétés de mon sort en apprenant la prise de Veracruz et la dernière tentative de révolution. Toute cette agitation est très superficielle. C'est bien moins grave qu'une grève française, ce sont des manifestations dans le genre du 1er mai à Paris.

Nous continuons tranquillement nos affaires, sans nous inquiéter des luttes politiques. Je m'occupe actuellement de la construction de notre nouvel Hôpital français, et de la réforme de notre Société de Bienfaisance. J'espère arriver à de bons résultats et M. Simonin m'accuse en riant de briguer le ruban violet !!!

Au revoir, mon cher Louis, rappelle-moi au souvenir de tous et crois à la vive affection de ton beau-frère.

Jean Tommy Martin

## *Lettre de Jean TM à MM G.D, F.M et A.G architectes*

Mexico D.F

Mercredi 30 octobre 1912

En confirmation de nos conversations, nous avons l'honneur de vous faire savoir que le Comité de l'AFSBBP a décidé de vous confier la construction du nouvel hôpital.

Faute de ressources suffisantes pour entreprendre dès maintenant l'ensemble des bâtiments, nous nous bornerons provisoirement à édifier l'hôpital réduit qui figure sur votre plan daté du 7 mai 1912 et pour lequel les dépenses sont évaluées approximativement à 180 000 piastres.

## *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Mercredi 30 octobre 1912

Ma chère tante,

J'espère bien que vous ne vous êtes pas inquiétés sur mon sort en apprenant la prise de Veracruz par les rebelles. C'est une petite révolution qui a duré huit jours. Le gouvernement a triomphé sur toute la ligne, et l'ordre règne ou plus exactement est supposé régner jusqu'à la prochaine révolution.

Je ne sais pas quand viendra cette nouvelle révolution. Ce sera l'année prochaine, ou plus probablement dans un mois, ou bien cette nuit. Peu nous importe, nous sommes blasés sur les révolutions de ce malheureux pays. Nous n'y attachons plus aucune importance. Puisque les Mexicains prennent les choses par le bon côté et ne se font pas de bile, nous aurions bien tort de nous en faire pour eux.

Nos principaux soucis sont le grand Concours hippique International remis à dimanche prochain (où je suis juge d'obstacle) et la saison d'Opéra qui bat son plein. Le public de Mexico s'intéresse vivement au toréador à la mode et aux courses de chevaux. Personne, sauf les vendeurs de journaux, ne s'occupe des troubles révolutionnaires.

La seule chose qui nous taquine un peu c'est la présence des bandes Zapatistes aux portes de la ville. Je suis condamné à rester à Mexico pendant les vacances de la Toussaint, alors que j'aurais bien voulu aller me reposer à Cuautla, Cuernavaca ou Toluca, jolies villes des environs. Seulement les lignes de chemin de fer qui conduisent à ces trois localités ne sont pas sûres.

Rappelle-moi, je te prie, au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean TM

## *Lettre de Jean TM à tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Décembre 1912

Par une belle matinée du dimanche nous sommes partis de Mexico une vingtaine d'amis pour faire l'ascension des pyramides de San Juan Teotihuacán. Une heure de chemin de fer nous conduit à la petite gare de San Juan auprès de laquelle nous commençons par luncher sérieusement pour nous donner des forces.

Notre petit groupe est très gai. Nous sommes tous Français, Français de France ou Français du Mexique. La communauté de langage facilite singulièrement les rapports. On peut parler une langue étrangère, mais l'on ne cause avec aisance que dans sa langue maternelle.

Passons en revue nos compagnons. D'abord les dames :

Les deux demoiselles Villenave, qui malgré leurs cheveux gris ne seront pas les dernières à escalader les pyramides. Ce sont des personnes aisées, et elles contribueront aux dépenses de la journée pour plus que leur part. Leur sœur et leur neveu, le jeune Louis, employé à la Société d'Affinage de Métaux.

Ensuite nous avons cinq jeunes filles : Mlles Albertine, Emma, Louise, Fernande et Angèle, toutes les cinq employées au Palais de Fer (le plus grand magasin de nouveautés français de Mexico, assez analogue au Printemps de Paris).

Après cela vient mon excellent ami Balzac et sa femme. Balzac est un architecte français venu à Mexico pour les travaux du Palais Législatif et qui est maintenant établi à son compte.

Puis Mallet, tailleur et photographe amateur, accompagné de sa petite Simone, délicieuse fillette blonde aux yeux bleus.

Enfin les jeunes gens, les trois frères Rémusat, intéressés au Palais de Fer, surnommés Musat Bonito, Musat Feo et Musat Chico, le joli, le laid et le petit.

Anceau, géomètre de la Compagnie du Boleo, de passage dans la capitale. Larrieu, joyeux représentant de l'épicerie française.

Et enfin ton neveu qui connaissant déjà Teotihuacán s'est chargé de la direction de la colonne.

Ici j'ouvre une parenthèse pour expliquer la présence des cinq jeunes vendeuses du Palais de Fer, parce que dans l'Ancien Monde il se trouvera peut-être des gens à l'esprit chagrin qui chercheront du mal là où il n'y en a pas. Je pourrais d'abord dire que ces jeunes filles sont très bien élevées et vraiment comme il faut, et que les deux dames et les deux respectables demoiselles Villenave constituaient de parfaits chaperons. Mais les gens à l'esprit chagrin persisteront à demander : « Pourquoi invitez-vous des demoiselles de magasin au lieu de jeunes filles de votre société ? »

À cela il n'y a qu'une chose à répondre : les familles françaises riches de Mexico envoient leurs filles à Paris, et les familles riches de Paris n'envoient pas en échange leurs filles à Mexico... malheureusement pour nous. Dans notre colonie française, il y a beaucoup de jeunes gens, mais très peu de jeunes filles, et comme on ne fait pas une jolie fête sans jeunes filles, nous sommes encore trop heureux d'en avoir trouvé cinq gracieuses et honnêtes. Après tout ces jeunes filles n'ont qu'un défaut, c'est de gagner leur vie par leur travail, et dans le Nouveau Monde on ne regarde pas cela comme un défaut.

Réconfortés par un lunch substantiel nous partons en caravane vers la Pyramide du Soleil qui se détache blanche sur le fond plus sombre des collines. Au passage de la rivière de San Juan nous faisons halte pour laisser reposer les domestiques qui portent le déjeuner. Il n'y a pas une goutte d'eau sur le sable, mais en creusant un peu le lit de la rivière nous trouvons de nombreux débris de poteries, malheureusement trop roulés pour être intéressants à conserver ; plus profondément nous trouvons de l'eau.

Après une demi-heure de marche, nous arrivons au pied de la grande Pyramide. Nous présentons notre autorisation de visiter les ruines au conservateur, qui, conformément à la politesse mexicaine, bien qu'il ne nous connaisse pas, nous serre les mains avec transport et pour un peu nous embrasserait. Outre le musée et la maison du conservateur, il y a quatre ou cinq bâtiments modernes, principalement destinés à loger une brigade de gendarmerie. Depuis plusieurs mois, le gouvernement qui manque de troupes a rappelé les gendarmes, mais cela ne paraît pas avoir eu d'inconvénients. La population des environs est très calme et on peut considérer cette région comme une des plus sûres de la République.

Nous laissons à l'ombre les moins braves des dames avec les domestiques et le déjeuner, et guidés par un Indien nous commençons l'ascension de la grande pyramide, dite Pyramide du Soleil, haute de 65 mètres. Nous escaladons des éboulis et nous arrivons sans peine à la première plate-forme. Ensuite nous trouvons sur le versant occidental de grands escaliers, qui d'étage en étage nous conduisent au faite. Les escaliers et la presque totalité des quatre faces de la pyramide ont été récemment restaurés. En haut se trouve une large plate-forme, où nous nous arrêtons quelques minutes et d'où l'on a une belle vue sur la vallée de Mexico.

Je donne quelques explications à mes compagnons : les pyramides de Teotihuacán (en aztèque : cité des dieux) ont environ douze cents ans. Elles ont été construites par la race Toltèque, qui émigra du nord au sud, depuis la Californie jusqu'à l'Amérique centrale, en laissant sur son passage les ruines imposantes de Tula, de Teotihuacán, de Mitla et les palais innombrables du Yucatán. La race toltèque serait d'origine asiatique ; elle était de mœurs douces et ne connaissait pas les sacrifices humains. Elle disparut mystérieusement vers le XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, deux siècles avant la conquête du pays par les féroces Aztèques. Une légende attribue la disparition des Toltèques à la découverte et à l'usage immodéré du pulque. Le pulque est une boisson alcoolique tirée du maguey, qui est restée le fléau de la race mexicaine moderne. Il est remarquable que les provinces de la République, où le maguey ne pousse pas, possèdent une très belle race d'hommes et des femmes superbes, tandis que la capitale, qui est le centre des cultures de maguey et où la population indienne fait une consommation énorme de pulque, possède une population effroyablement dégénérée.

Les matériaux employés à la construction des pyramides sont d'une qualité très médiocre. Ce sont des couches alternées de terre et de maçonnerie, et l'on n'a pas pu donner à la pente une inclinaison comparable à celle des pyramides d'Égypte, qui étaient bâties en énormes pierres de taille. Les

conquérants espagnols nous ont laissé une très belle description de Teotihuacán qui était encore une grande cité religieuse aztèque au temps de Hernan Cortez. La ville était composée de beaux palais blancs et rouges. Toutes les avenues étaient cimentées. De nombreux aqueducs permettaient une culture intense dans les jardins. La ville était renommée par la beauté de ses fleurs et la propreté de ses rues. Aujourd'hui il ne reste plus rien que des ruines informes au milieu d'un désert. L'alcoolisme avait supprimé les Toltèques. La colère divine devait s'appesantir d'une manière plus terrible encore sur la race aztèque, qui avait inventé les sacrifices humains. Ils périrent par milliers sous les coups des Espagnols et par millions atteints de la petite vérole.

Leur culte monstrueux nous est connu d'une façon très exacte par les récits des premiers conquérants venus avec Cortez. La victime parée de fleurs et de riches vêtements était suivie par les prêtres et une longue procession. On montait à la première assise, puis l'on faisait le tour complet de la pyramide, on montait ensuite à la seconde assise et l'on faisait encore le tour de la pyramide et ainsi de suite jusqu'au sommet. De tous les quartiers de la ville, on pouvait voir la procession serpentant sur la pyramide. On entendait la musique et les chants. Arrivée en haut, la victime était dépouillée de ses parures, et étendue sur une pierre bombée, quatre prêtres maintenaient les bras et les jambes immobiles, un cinquième posait sur le cou du malheureux une sorte de joug qui l'empêchait de relever la tête. Alors le grand prêtre armé d'un couteau en obsidienne lui ouvrait la poitrine et arrachait le cœur palpitant. Le cadavre était précipité de gradins en gradins jusqu'en bas de la pyramide. La foule le découpait en morceaux qui devaient servir au repas sacré de ce peuple de cannibales. Le cœur était attaché à la statue du dieu. C'était à Teotihuacán une énorme statue de porphyre monolithique avec une plaque d'or fin sur la poitrine représentant le soleil. Cette statue fréquemment ensanglantée et couverte de débris humains avait une odeur horrible. Après d'elle on entretenait jour et nuit un feu continu en signe d'adoration. Le premier évêque de Mexico fit détruire la statue. Mais déjà avant lui, les compagnons de Cortez avaient pris soin de fondre la plaque d'or.

Nous descendons de la pyramide avec précaution. À un certain endroit, l'escalier est si raide qu'on ne voit plus les marches inférieures et on croit s'avancer au-dessus du vide. C'est une impression fort désagréable. Nous aidons les dames et toute notre petite troupe arrive en bas sans accident. Nous suivons ensuite la Voie Sacrée qui se dirige vers le Nord et se termine par une grande place au pied de la petite pyramide, dite pyramide de la Lune. La Voie Sacrée n'est aujourd'hui qu'un sentier, mais ce devait être autrefois une grande et belle avenue comparable pour sa largeur à notre avenue des Champs-Élysées. Elle était bordée de palais dont on reconnaît les emplacements à de nombreux monticules de maçonnerie recouverte d'herbe et de terre. Un de ces monticules a été fouillé. On a mis à jour une construction dite « Temple de l'agriculture » où notre guide indien nous montre des restes de peinture malheureusement très détériorés. Ce qui me frappe le plus c'est la présence d'une pièce de bois, très abîmée, mais dont on devine encore la forme primitive. Cette pièce de bois est encastrée dans la maçonnerie ; elle faisait manifestement partie de la construction et elle prouve d'une manière irréfutable le peu d'ancienneté des ruines américaines. Ces ruines ont quelques siècles d'âge et non pas des milliers et des milliers d'années, comme quelques archéologues amateurs ont cherché à le faire croire. À l'entrée de la grande place qui termine la Voie Sacrée, nous remarquons un bloc énorme, jadis sculpté, mais on a martelé systématiquement tous les détails et c'est à peine si on distingue la forme d'une tête. Cette place était autrefois entourée de statues. Quelques-unes ont été transportées au musée national à Mexico. Leur style rappelle l'art chinois. Les sujets sont terrifiants. La tête de mort semble être leur principal attribut. Les moins horribles sont d'affreux serpents et des gueules de bêtes féroces. Décidément le culte aztèque n'était pas gai.

La pyramide de la Lune dont nous entreprenons l'ascension est en fort mauvais état. On n'a pas encore commencé la restauration. Nous remarquons une cavité creusée sur la face sud. Faute de lumière nous n'y pouvons pénétrer. On a, paraît-il, trouvé dans le fond un puits vertical à parois lisses d'une quinzaine de mètres de hauteur. À peine arrivés au sommet de la pyramide, nous en sommes chassés par une armée de fourmis rouges, qui nous attaquent avec acharnement. Leurs piqûres sont très douloureuses et nous nous empressons de prendre la fuite. L'infortuné Balzac est même réduit à se cacher à l'entrée du puits pour se déshabiller complètement. Il fait une chaleur lourde, les rayons du soleil verticaux suppriment toutes les ombres. Les dames sont lasses. Nous prenons le chemin de la grotte située tout près de la pyramide du Soleil où nous devons déjeuner.

Cette grotte est en réalité une ancienne carrière qui a dû être exploitée lors de la construction des pyramides. Elle se compose d'une fort belle salle, assez bien éclairée où nous installons notre déjeuner sur une grande table. Le gardien de la grotte nous prête aussi des chaises et nous aurions été le mieux du monde, si l'atmosphère souterraine n'avait pas été si glaciale. Nous mangeons avec nos manteaux sur le dos et nos foulards autour du cou. Cela ne nous enlève d'ailleurs pas l'appétit et jamais banquet ne fut plus joyeux.

Chacun fait part de ses découvertes. Mme Balzac a ramassé sur la pyramide de la Lune une petite pierre ronde percée d'un trou, vestige d'un antique collier. Mlle Emma a trouvé une tête de lézard en ciment et l'un des frères Rémusat exhibe triomphalement une abominable petite figure humaine, également en ciment et laide à faire peur. Ces antiquités qui étaient autrefois innombrables sont maintenant plus difficiles à rencontrer. On peut dire que presque toute la surface du sol a été dépouillée des débris curieux, mais on a très peu cherché sous terre et il y a encore de nombreux trésors enfouis. Les amateurs des siècles futurs ne manqueront pas de travail à Teotihuacán et ce sera du travail bien payé par de précieuses découvertes. En somme on a fouillé jusqu'à ce jour deux monticules seulement : l'un a donné le « Temple de l'agriculture » et l'autre la « Maison des souterrains » que nous visiterons dans l'après-midi. Il y a encore des centaines de tertres inexplorés, qui gardent jalousement des merveilles.

Le déjeuner terminé, nous ne nous sentons tous un peu las. Le soleil brûlant invite plutôt à la sieste qu'à une nouvelle exploration des ruines. Nous nous étendons paresseusement sur l'herbe. C'est tout au plus si les photographes de la bande obtiennent que nous nous réunissions par groupes pour leur permettre de nous « portraiturer » afin de transmettre nos physionomies à l'admiration des générations futures !

Nous nous dirigeons ensuite vers le musée dont le conservateur nous fait les honneurs. Il y a beaucoup, beaucoup de pierres, quelques-unes assez curieuses. Il y a également toute une collection de crânes. Les statuettes, les bijoux, les petits vases sculptés ou peints nous paraissent les pièces les plus intéressantes.

À la sortie du musée, nous nous dirigeons vers le Sud en longeant la Voie Sacrée. Nous visitons la maison dite des Souterrains. Il y a là des fouilles considérables qui furent commencées, il y a 30 ans, par un explorateur français, Désiré Charnay, dont j'ai lu récemment les récits avec grand intérêt. Les escaliers déblayés ont 15 à 20 m de large ; il s'agit donc très probablement d'un édifice public et non pas d'une maison particulière. Il n'y a aucune trace de gonds aux portes. La fermeture devait être constituée par un rideau suspendu à une corde. On trouve sur le côté des portes un anneau creusé dans la pierre du mur qui devait servir à fixer cette corde.

Tout près de la « Maison des Souterrains » nous visitons les ruines d'une habitation particulière. Je remarque dans une salle tout un dispositif de rigoles et d'écoulement d'eau, qui me fait supposer que c'était une salle de bains ou plus exactement une salle de douches. Les Aztèques pratiquaient l'hydrothérapie !

Nous continuons notre route vers le sud en nous rapprochant de la gare de San Juan Teotihuacán. Nous traversons les ruines imposantes de la Citadelle. C'est une esplanade orientée, à peu près carrée, de plusieurs hectares. Au centre se dressent les débris d'une tour ou monument élevé, qui devait être gigantesque à en juger par l'amoncellement des restes de maçonnerie. Sur les quatre faces de l'esplanade, il y a une quinzaine de bâtiments carrés, sortes de bastions. Enfin le tout est entouré d'un grand glacis sans la moindre trace de construction. Désiré Charnay dit que ces ruines sont celles d'un lieu de réunion publique, mais qu'elles n'ont pas eu d'usage militaire et le nom de citadelle serait une erreur. Toute réflexion faite, Charnay paraît avoir raison. Une place forte devrait être au moins entourée d'un mur de pierres continu et ce n'est pas le cas. Il est plus probable que nous sommes en présence du marché de l'ancienne ville aztèque. Ces grands espaces, sans construction, étaient propres au rassemblement des petits marchands qui venaient étaler leurs produits aux yeux des acheteurs. Les bons auteurs racontent que dans chaque ville aztèque il y avait des foires très importantes où se réunissaient tous les Indiens des environs. Ces foires se faisaient sur des emplacements spéciaux et la police y était merveilleusement exercée.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon quand nous quittons les ruines de la prétendue citadelle. Nous regagnons la gare de San Juan Teotihuacán où le train de Veracruz nous ramènera dîner à Mexico. Maintenant le soleil a disparu. L'horizon au couchant est teinté d'un violet superbe, sans le moindre nuage. Le fin croissant de la lune et l'étoile du soir paraissent d'une beauté éblouissante sur ce ciel impeccable. Pendant que la puissante locomotive nous entraîne vers la ville moderne, notre pensée s'attarde à la « Cité des Dieux », la cité sainte où furent sacrés les empereurs de la nation aztèque.

Malgré son effroyable cannibalisme, ce peuple fut grand. Parti des marais de Mexico, il fit en deux siècles la conquête d'un empire comparable à celui des Romains. Les Aztèques avaient des lois sages, des institutions excellentes, des écoles, des hôpitaux, un service de poste et de transport si bien organisé que Moctezuma mangeait le soir dans sa capitale du poisson qu'on avait pêché le matin dans le golfe du Mexique (les chevaux étant inconnus, c'étaient des coureurs relayés de distance en distance qui assuraient le service). La chasteté et la sobriété des jeunes gens faisaient l'admiration des anciens missionnaires. Le talent des artistes nous étonne encore aujourd'hui. Enfin les Aztèques furent dans leur dernière guerre d'une bravoure indomptable. Toute leur noblesse périt sous les coups des Espagnols, mais elle ne se laissa pas asservir.

Les Mexicains modernes sont plus fiers du sang aztèque qui coule dans leurs veines que du sang espagnol. Jamais ils n'ont pensé à dresser une statue à Hernan Cortez et au milieu du Passo de la Réforma, leur plus belle avenue, ils ont élevé un monument à la mémoire de Cuauhtemotzin, le gendre de Moctezuma et le dernier empereur aztèque. Cuauhtemotzin fut aussi vaillant et aussi malheureux que notre Vercingétorix. Il est vénéré comme le plus grand héros de la race disparue et sa haute statue de bronze au fier maintien, prête à lancer le javelot, rappelle son glorieux refus d'accepter une paix humiliante et inspire à tous le respect.

### *Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin*

Mexico D.F

Vendredi 13 décembre 1912

Ma chère tante,

Cette date du vendredi 13 est pour moi une tentation. Je crois que ce soir dans la rue je vais acheter un petit billet de loterie. La loterie est le grand vice mexicain. Il s'y dépense des millions chaque année. Je dois avouer qu'il m'est arrivé plusieurs fois de succomber à la tentation et d'acheter un billet de quelques piastres, et j'avouerai aussi, ce qui aggravera mon cas, que je n'ai même pas regardé sur la liste pour voir si j'avais gagné !!! Telle est la profondeur de l'illogisme humain !!!

Je viens de recevoir ta bonne lettre du 29 novembre. Je suis heureux des bonnes nouvelles que tu me donnes de tous. Il ne faut pas croire que la situation au Mexique soit si mauvaise. Il y a un peu de désordre et d'anarchie, mais ça ne tire pas à conséquence. On s'y habitue, c'est comme le froid ou la pluie en France, vous vivez très bien avec ces intempéries, qui paraîtraient des catastrophes publiques à Mexico, où il fait toujours une température très douce et où la pluie tombe à heure fixe.

Une des preuves que la situation du Mexique est parfaitement supportable, c'est que depuis deux ans que les révolutions se succèdent, on ne nous a pas égaré un seul gramme d'or ou d'argent sur les lignes de chemin de fer. Chaque semaine nous avons un mouvement de 15 à 20 000 kg d'or et d'argent en barre. C'est du métal qui vient de toutes les mines de la République à Mexico, ou qui va de Mexico à Veracruz pour s'embarquer.

Pas une barre n'a été volée, pas une barre n'a été égarée. Il y a eu quelquefois des retards dans les expéditions, mais ce sont là des événements qui arrivent aussi en Europe, même (j'allais dire surtout) sur l'Ouest État.

Quant aux tremblements de terre, le dernier a été assez fort aux environs de Mexico, mais la capitale même n'a pas souffert. Il ne faut pas oublier que Mexico est construite sur un fond de lac mal desséché. Le sol est très mou. À chaque tremblement de terre les maisons enfoncent un peu, et ce qui est très curieux elles enfoncent inégalement, mais elles ne s'écroulent pas. Seulement elles prennent un air penché, un peu triste, jusqu'au tremblement de terre suivant qui les remet d'aplomb.

Quelquefois, oh ! bien rarement, les dégâts sont plus graves, alors on appelle les maçons, on met des étais et un peu de ciment dans les fentes. Avec une tranquillité admirable des familles habitent des maisons entièrement étayées, et je n'ai jamais en quatre ans de séjour, entendu parler de catastrophe due à ce manque de solidité.

Dimanche dernier il y a eu de grandes cérémonies religieuses dans toutes les églises de la République juste à la même heure où le Pape priait à Rome pour que le Mexique se pacifie. Le peuple tout entier priait, mais je doute fort de l'efficacité de ces prières, d'après le vieux dicton « aide-toi, le ciel t'aidera ». Je ne vois pas du tout pourquoi la Providence ferait des miracles pour rétablir l'ordre dans ce pays, puisque ce sont les propres habitants qui créent ou laissent se créer le désordre. On peut demander à Dieu la pluie en temps de sécheresse, parce que la pluie dépend de Dieu et pas des hommes. On peut demander au ciel secours contre une épidémie, ou contre une guerre étrangère, mais je ne comprends pas bien que les Mexicains demandent à Dieu la pacification de leur patrie. Il leur suffirait de museler quelques journalistes, de fusiller et de pendre le long des voies ferrées les individus qui attaquent les trains depuis deux ans et qui sont parfaitement connus. En moins d'un mois le pays serait calmé.

Tandis que demander à Dieu la pacification du pays, tout en laissant à la presse la liberté absolue de mentir, d'exciter et de répandre des nouvelles tendancieuses, et prier le ciel de rétablir l'ordre au même moment où on néglige de punir Félix Diaz qui s'est levé en armes contre le gouvernement, et où on ne poursuit pas les bandits de grands chemins, c'est vraiment enfantin.

Voilà le vrai mot pour définir le Mexique, c'est un peuple trop jeune. C'est un peuple d'enfants. La chambre des députés est une classe de gosses mal tenus. Elle ne rappelle que de très loin les grandes assemblées françaises du temps de la Révolution auxquelles elle aime tant à se comparer. Les conventionnels risquaient leur tête, et les députés du Mexique ne risquent rien du tout. Ils ont même suivi l'exemple de nos sympathiques 15 000, ils viennent de doubler leurs appointements.

Au revoir, ma chère tante, encore huit mois avant de nous revoir, je vous souhaite à tous bonne et heureuse année. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

### *Lettre de Jean TM à Madame Champy*

Décembre 1912

Bien chère Madame,

Je vous envoie mes meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé pour l'année 1913. J'espère que cette année ne se terminera pas sans que j'aie le plaisir de vous revoir. Autant qu'il est possible de faire des projets plusieurs mois à l'avance, je crois être sûr de partir en congé au mois d'août. J'arriverai en France un peu avant la fin de ce mois et je partirai quelques jours plus tard pour les grandes manœuvres, car je dois faire une période militaire de 24 jours comme sous-lieutenant de réserve d'Artillerie.

Libéré dans la dernière semaine de septembre, il me restera trois mois pour chercher à me marier. Je dois en principe me rembarquer le 20 décembre. C'est un temps très court. Au cas où les circonstances l'exigeraient, je pourrais demander une prolongation d'un mois, mais c'est le grand maximum de ce qui peut m'être accordé.

Si j'en crois mes aînés dans la Colonie française de Mexico, qui presque tous ont échoué lamentablement dans leurs projets de mariage pendant de courts congés en Europe, les principales difficultés que je rencontrerai seront les suivantes :

1) Cinq années de séjour à l'étranger m'auront enlevé l'aisance dans l'usage de la langue française. Nous n'apprenons bien ni l'anglais ni l'espagnol, mais tous nous oublions le français et disons constamment « si » et « bueno » au lieu de « oui ».

2) Je ne serai au courant de rien, je n'aurai pas vu jouer la pièce de théâtre à la mode, je n'aurai pas lu le roman aimé des dames, j'ignorerai également le dernier Salon de Peinture et le dernier Salon de l'Automobile, et j'ouvrirai de grands yeux quand on me parlera des célébrités de la veille, connues de tout le monde élégant. En un mot, je serai absolument incapable de soutenir une conversation brillante en société.

La seule chose dont nous puissions parler en revenant du Nouveau Monde c'est de nos voyages et c'est un sujet fort délicat. L'imprudent qui se laisserait entraîner par ses souvenirs ou par son imagination et ferait une peinture émouvante de tempêtes en plein océan, de scènes de révolution, ou de tremblements de terre pourrait avoir un succès passager, mais il est certain qu'après ces descriptions effrayantes des parents prudents se garderaient bien de lui confier leur fille.

3) Ajoutez à cela la gêne de l'ingénieur beaucoup plus habitué à traiter avec des ouvriers indiens et des clients yankees qu'avec la haute aristocratie des salons mexicains. J'oubliais aussi la curieuse habitude au milieu d'une conversation très animée, de regarder avec obstination le lustre pour en découvrir la plus petite oscillation. C'est un tic invétéré chez toutes les personnes qui ont subi de nombreux tremblements de terre. Enfin je dois signaler l'apparent déséquilibre de l'homme qui a perdu tout contact avec la vieille Europe, dont l'unité monétaire est la piastre, c'est-à-dire la pièce de cinq francs, qui voyage indifféremment dans les riches wagons-lits de Pullman et dans les sales carrioles des rancheros. Ne riez pas : le jour où je débarquerai au Havre ou à Saint-Nazaire, au lieu de monter tranquillement en première ou en seconde classe avec le commun des mortels, j'hésiterai entre le train de luxe et la troisième classe.

Je me vois d'ici arrêté perplexe sur le quai de la gare, feuilletant stupidement l'Indicateur-Chaix dans lequel je ne reconnaitrai plus rien, et écoutant, les larmes aux yeux d'émotion, les portefaix qui parleront ma langue maternelle.

Récapitulons : voyez-vous cet individu au langage incertain, au geste embarrassé, avec des vêtements à la coupe exotique, ne sachant rien de ce que tout le monde sait, déplorablement gaffeur, demandant affectueusement des nouvelles d'une personne qui est morte depuis trois ans, maniant son

argent d'une façon encore plus ridicule que prodigue, car il confond les francs avec les pièces de cent sous, enfin un vrai barbare, ayant perdu tout vernis de civilisation ?

Tel est le personnage qui paraîtra nécessairement penaud et grotesque en face d'une fine jeune fille française. Ne croyez pas, chère Madame, que je charge beaucoup. Si vous mariez cet homme-là, vous aurez double mérite et vous serez assurée d'une reconnaissance éternelle.

### *Lettre adressée par Jean TM à sa famille parisienne*

*Liste des conditions auxquelles devait répondre la jeune fille à lui présenter, lors de sa venue en France.  
(Les lignes barrées sont celles figurant, telles quelles, sur le brouillon retrouvé)*

#### FAMILLE

- 1) Famille française (et parisienne de préférence) ;
- 2) Catholique (de fait et pas seulement de nom) ;
- 3) Situation sociale équivalente à la nôtre ;
- 4) Des parents et aïeux honorablement connus, aussi loin que l'on puisse remonter ;
- 5) De très nombreux frères et sœurs, tous sains de corps et d'esprit ;

#### JEUNE FILLE

- 1) ~~Âge : de 22 à 26 ans (avec cette remarque qu'une jeune fille trop jeune supporte mal la fatigue, et qu'une jeune fille trop âgée aura perdu la souplesse nécessaire pour changer d'habitude) ;~~
- 2) Santé robuste (le climat de Mexico est sain, mais la vie est assez fatigante) ;
- 3) Physique agréable ;
- 4) ~~Caractère très gai énergiquement décidé à tout prendre par le bon côté ;~~
- 5) Intelligence vive et instruction solide ;
- 6) Ordre et économie dans le ménage (essentiel !);
- 7) Art : cette question m'est absolument indifférente.

Voilà mon idéal, et je désirerais m'en écarter le moins possible. Il y a beaucoup de jeunes filles qui répondent au signalement ci-dessus, mais il y a fort peu de parents qui laissent partir leur enfant pour un pays qu'ils ignorent et qu'ils supposent malsain et périlleux. Le problème revient donc à celui-ci :

Trouver des parents qui consentent à se séparer de leur fille.

Ce premier point une fois acquis, ce sera à moi à convaincre la jeune fille.